# Correspondance d'Henri VERTADIER

**Jocelyne Vertadier-Mabille Notes : JPB**

*Henri VERTADIER, mon grand-père, né le 13 juillet 1888 fait partie de la classe 1908 sous le matricule de recrutement 771 de Guéret. Il a participé à la campagne contre l'Allemagne dès le début du conflit, le 06/08/1914, jusqu'aux graves blessures dont il fut victime le 10/06/1918 à la Croix Ricard (Oise). Les éclats de grenade provoquèrent : « amputation de l'avant-bras droit au 1/3 inférieur pour arrachement de la main, plaies multiples au membre inférieur au-dessous du genou, plaie bord cubital gauche à travers les muscles, plaie face antérieure du deltoïde droit, plaie mastoïdienne ». Il a été réformé le 7 mars 1919, avec une pension définitive de 85%. Sur ordre du Général commandant en chef du quartier nord et nord-est, le Caporal de réserve VERTADIER Henri a reçu la médaille militaire ainsi que la croix de guerre avec palme le 03/07/1918.*

*Henri Vertadier exerçait le métier de boulanger, dans le Bourg, là où son fils « Bébert » pétrit le pain après lui. Il s'était marié juste avant la guerre, le 30 juin 1914 avec une jeune fille de Mainsat, Marguerite Bardet, née en 1897, nièce de la Comtesse du Trémont qui possédait le château de Chaumont. La jeunesse de la jeune épouse, plus fréquente autrefois qu'aujourd'hui, est un élément à considérer pour mieux comprendre les attitudes respectives. Marguerite avait 17 ans et Henri 26 en 1914. De leur union, et grâce à une opportune permission, naîtra le 2 octobre 1917 un fils, Louis, mon père.*

*A partir de son hospitalisation le 18 juin 1918 à Saint-Etienne, puis plus tard de son transfert vers le Centre d'appareillage de Clermont-Ferrand, Henri Vertadier a écrit très régulièrement - plusieurs fois par semaine - en particulier à son épouse Marguerite. Voici une partie des courriers qu'il a écrit à Marguerite, ma grand-mère. Les correspondances qui suivent émanent de cartes postales, à l'exception du récit de la deuxième bataille de Verdun qui est une longue lettre.*

# 1914

**HV 1914 1 / Henri VERTADIER / Marguerite VERTADIER / 21-08-1914 / Limoges**

Ma chère Marguerite. Reçu ta lettre. Comme je fais cette carte sur la place Jourdan je ne peux pas te mettre beaucoup de détails, mais comme nous étions à la gare ce soir avec Luquet à 3 heures, nous avons vu arriver des prisonniers bavarois. Si tu avais vu ça, ce peuple qui s'est amassé, mais personne n'a bronché car ils étaient bien gardés. Demain j'aurai le temps de faire une lettre en empilant les pneus. Ton mari chéri qui t'embrasse ainsi que la famille.

**HV 1914. 2 / Henri Vertadier / Marguerite / 31-08-1914 / Limoges**

Je te garantis qu'à l'heure actuelle que c'est triste toute la semaine, il n'a pas cessé de passer des blessés à Limoges, c'est affreux…

**HV 1914. 3 / Henri Vertadier / Beau-frère et sœur (1) / 02-09-1914 / Limoges**

Chers beau-frère et sœur. Oh bien ! vous savez, ça ne fait pas si beau que le 30 juin, mais j'écoute la musique assez souvent, car je peux vous dire qu'il y a longtemps que je n'avais pas vu ce que je vois maintenant, c'est beau, mais TRISTE. Enfin que voulez-vous, chacun fait son devoir de patriote. Mais avec ça c'est que ça ne va pas à la frontière, vous me direz si vous recevez les journaux comme d'habitude, moi pour le moment je ne sais rien. Vous souhaiterez le bonjour à toute la famille de chez nous, et Marguerite, enfin. Je vous embrasse.

*(1) Lucie sa sœur et Louis Delage son beau-frère (ligne 127), aubergiste, puis coiffeur et secrétaire de mairie*

**HV 1914 4 / Henri VERTADIER / Marguerite VERTADIER / 29-09-1914 / Limoges**

J'ai attrapé le rhume en couchant sur la paille pendant 25 jours, et il n'y avait rien à faire. C'est la guerre et qui est triste. Hier j'ai soupé avec Dumery d'Evaux et Delarbre, Trepardoux de la Brande. Le grand Velut (*Fiche MPLF N°42*) est tué – c'est sûr- et bien d'autres encore que je ne sais pas.

**HV 1914 5 / Henri Vertadier / Destinataire inconnu / 21-10-1914 / Limoges**

Comme vous savez de mes nouvelles assez souvent de Marguerite, il est inutile de vous écrire une lettre. Je vous envoie cette carte comme souvenir, c'est peut-être la première

fois qu'il est passé un si grand nombre de soldats de toutes les nations du monde, voici un passage d'Indous. Ces jours-ci ils passent des Silésiens, des Sénégalais, des Australiens, des Boers (1) etc.…Je vous assure que c'est beau à voir, voici plusieurs jours qu'il ne cesse d'en passer. Pour moi tout va bien pour le moment. Paul (2) m'a écrit et me demande si vous lui avez envoyé son paquet qu'il a demandé, il me dit aussi que Amédée Magistry est mort, pourtant je ne l'ai pas su (3), il me dit aussi qu'il va peut-être partir au feu mais je ne crois pas ça, pour le ravitaillement peut-être…Gardez cette carte en souvenir de la guerre de 1914.

*(1) Indous (ou plus exactement Indiens), Australiens et Boers (Sud-Africains) sont membres de l'Empire colonial anglais. Les Sénégalais appartiennent à l'Empire colonial français. Les Silésiens sont des Polonais volontaires qui combattent aux côtés des alliés.*

*(2) Paul est le frère cadet d'Henri (Ligne 354)*

*(3) Fausse nouvelle. Amédée Magistry, le grand-père d'Annie Grange, Georges et Joëlle n'était pas mort. Il ne décédera qu'en 1953.*

# 1915

**HV 1915 2 / Henri VERTADIER / Marguerite VERTADIER / 11-02-1915 / Saint-Dizier (Haute-Marne)**

Tu vois, les maisons n'ont pas souffert ici, mais alors maintenant elles sont habitées que par des soldats. J'ai vu des wagons écrasés, une machine dans le remblai, puis des tombes des Boches dans les champs, ils ne les avaient même pas bien enterrés. On voyait la pointe des souliers qui sortait, ils n'avaient pas eu le temps.

**HV 1915 3 / Henri VERTADIER / Marguerite VERTADIER / 15-02-1915 / St-Dizier**

Tu vois le bombardement qui a provoqué les incendies et le désastre du pays, j'ai visité tout ce pays-là. J'ai cherché Louis Mège, mais je n'ai pas pu le trouver …j'ai visité une boulangerie, demain je repars.

**HV 1915 8 / Henri VERTADIER / Marguerite VERTADIER / 12-03-1915 / Dombasle (Meurthe et Moselle)**

Je ne peux pas partir de ce patelin sans t'en donner des nouvelles, mais je ne peux m'expliquer. Si tu voyais ça, c'est terrible, tu ne peux pas te le figurer. Après la distribution, je me suis mis à visiter le pays, l'église est transformée en hôpital, dans le cimetière des tombes de ces pauvres Français tombés, morts sur le champ de bataille. J'ai assisté à en enterrer trois, et bien ça fait quelque chose. Je ne sais pas à quel endroit est mort Couturier (1). Parry est à côté de moi ….

*(1) Léonard Jean Couturier. Fiche MPLF N°53. Son témoignage figure dans ce livre p. 280-290.*

**HV 1915. 11 / Marguerite Vertadier / Henri Vertadier / 19-03-1915 / Sannat**

Cher petit Henri**.** Aujourd'hui je n'ai pas eu de lettre, et mon cœur est attristé. Mais demain j'en aurai sans doute bien, car tu sais je suis avide de savoir des nouvelles de mon cher époux, qui j'espère sont très bonnes. Quant à moi je me porte bien. Je suis seule car ta mère a été laver, et pendant qu'elle va rester, j'ai dit, il faut écrire à

mon bien aimé. Je ne vois pas grand de nouveau à dire car tu dois avoir reçu mes lettres. Ici il fait beau temps, avec les beaux jours il faudrait que la guerre se termine. A quand cette paix qui nous ferait si plaisir d'être vainqueur et de se revoir. Reçois cher époux de ta femme adorée mille et mille baisers. A bientôt la joie de se revoir.

**HV 1915 13 / H. VERTADIER / M. VERTADIER / 11-06-1915 / Bar-le-Duc (Meuse)**
Aujourd'hui je suis dans ce beau petit patelin, mais malgré tout, je suis songeur car je vais partir à 3 h 1/2 avec toutes mes affaires. J'ai dormi, couché dans un wagon d'avoine, nous n'avions pas de voitures de voyageurs. J'ai eu un mal de tête terrible, moi qui n'en ai jamais, maintenant ça va mieux, je pars pour Révigny.

**HV 1915 16 / Henri VERTADIER /Marguerite VERTADIER / 07-07-1915**
Ma chère Marguerite. Quand même hier, je n'ai pas eu de tes nouvelles, je te fais savoir des miennes qui sont toujours de même ; l'ami Parry ainsi que Mousson sont désignés pour partir en permission le 01 août 1915, quand est mon tour ? Je crois que tu serais contente de me voir, voici déjà quelques temps que nous sommes séparés et quand on s'aime c'est de l'ennui, la guerre. Je crois avoir de tes nouvelles demain car tu ne peux pas m'oublier comme ça. Ah ! tous les bécots qui se perdent !

**HV 1915 17 / H. VERTADIER /M. VERTADIER / 14-07-1915 / Triaucourt (Meuse)**
Aujourd'hui je suis tranquille, je fais un bon convoi à 10 kilomètres seulement. La santé va bien…Comme je ramène des bicyclettes, j'ai visité le pays. En ce moment, j'ai le cafard, je m'emmerde, je veux rentrer. Vivement que ça finisse, ça dégoûte.

**HV 1915 19 / H. VERTADIER / M. VERTADIER / 23-07-1915 / Mussey (Hte-Marne)**
…mais j'ai le cafard, je ne sais où me mettre, je m'ennuie et je ne suis pas le seul, tu peux me croire. Enfin peut-être que ça passera, ça doit te faire la même chose, ...garde toutes les cartes en souvenir. Ce matin à 8 heures, je me suis lavé dans le canal de la Marne au Rhin, j'ai fait ma petite toilette de convoyeur (1) … ton cher mari qui t'aime et qui t'embrasse. HV

***(1) Du début 1915 à fin 1916 Henri semble avoir été affecté au ravitaillement du Front. A partir du début 1917, il ira combattre dans les tranchées.***

**HV 1915 20 / H. VERTADIER / M. VERTADIER / 28-07-1915 / Laneuville-au-Pont (Haute-Marne)**
Je déjeune dans un wagon de 3ème classe. Comme d'habitude ce matin on a tiré un de nos aéroplanes, mais le tir était loin de le toucher, nous voyons ça presque tous les jours. Je vais passer à Sainte-Menehould à 1 h et ce soir à 6 heures je serai rentré. Ah quelle vie que l'on mène, coucher sur le dur, ça talle les côtes tu sais, mais maintenant on est habitué, on n'y fait plus attention. Ce matin les perdrix chantaient à cent pas de moi, dans un champ de pommes de terre. Ah oui, seulement voilà ! Le canon ne tonne pas aujourd'hui, j'entends rien, tout est calme. Bons baisers. HV

**HV 1915 25 / Henri VERTADIER / Marguerite VERTADIER / 07-09-1915**
Aujourd'hui, c'est terrible, un bombardement qui fait frémir. Ah ! pauvres gars, les tranchées doivent être bouleversées. Mais quand ça finira cette destruction du genre humain ? Encore là, si tu écoutais ça ! Vivement que je puisse te parler un peu. Ton cher époux qui pense à toi plus que jamais. HV

**HV 1915 27 / Henri VERTADIER / Marguerite VERTADIER / 04-10-1915**
Aujourd'hui après le ravitaillement, j'ai visité le pauvre pays, tu vois ce qui reste, c'est pitoyable à voir, un carnage qui reste. Seulement tu vois, il ne reste que quelques cheminées. Quelle guerre terrible ! Enfin si je pouvais passer la guerre comme ça, mais je crois que ça ne va pas durer. Demain, la batteuse, j'aurais bien voulu y être, mais chose impossible, enfin !

**HV 1915 28 / Henri VERTADIER / Louis et Lucie DELAGE / 06-10-1915**

D'un instant propice, je vous donne de mes nouvelles qui sont très bonnes et je pense vous trouver de même. Ce n'est pas ça, il se passe quelque chose de ridicule pour nous maintenant, je vous ferai savoir ça plus tard, nous attendons les mouvements. Je crois que c'est pour nous remercier de tous les grands sacrifices que nous avons faits. Enfin que voulez-vous, si notre sort nous est donné pour mourir, il faudra y passer, la mort, mais pas souffrir. Un pays que j'ai passé, pauvre pays. En attendant de vos nouvelles, je vous embrasse ainsi que ma chère et chers parents. HV

**HV 1915 29 / H. VERTADIER / M. VERTADIER /14-10-1915 /Chaumont (Haute-Marne)**
Revenant du front, je te fais parvenir de mes nouvelles, tout s'est bien passé. Il y aurait beaucoup de choses à te dire, mais interdit pour moi. Je vais déjeuner au buffet de la gare, car on nous a interdit de sortir de la gare, nous avons oublié notre feuille de transport, tant pis pour cette fois. La santé va bien, je rentre ce soir à 9 heures à Saint-Dizier…Bons baisers. HV

**HV 1915 30 / Henri VERTADIER / M. VERTADIER / 20-10-1915 / Revigny (Meuse)**
Hier soir, en arrivant de Triaucourt il était 9 heures, et j'ai trouvé Mazure de la Chabanne (1). Il m'a dit qu'il allait en permission dimanche, tu pourras le voir, il te donnera de mes nouvelles. HV *(1) Plusieurs Mazure habitaient à la Chabanne*

**HV 1915 31 / Henri VERTADIER / Marguerite VERTADIER / 29-10-1915 / Revigny**
Ce matin j'ai vu défiler des fours de campagne, il est arrivé environ 70 fours roulants qui vont marcher ici, ainsi que la boucherie. Il y en a de partis de chez nous dans la boucherie, ils en demandent pour aller dans la boulangerie. Figure-toi que je ne serais pas le dernier, enfin hier encore il en est encore parti de chez nous pour aller dans les régiments.

**HV 1915 34 / Henri VERTADIER / Marguerite VERTADIER / 17-11-1915**
Aujourd'hui je suis à la gare, ce soir je pars pour Triaucourt, il fait un froid terrible. De la neige, on se gèle les pieds, et les mains m'en tremblent. Vivement la soupe. Je suis permissionnaire cet après-midi, l'adjudant-chef de service est de notre pays, un boulanger aussi.

**HV 1915 35 / Henri Vertadier / Marguerite Vertadier / 22-11-1915**
Aujourd'hui il fait beau, le soleil se fait voir, on veut vivre. J'ai une petite chose à te dire qui va peut-être t'égayer. Je crois, ou il me semble, que je vais aussi partir en permission, ou du moins je la mérite. Et bien je crois partir dimanche, pas encore trop sûr pour le moment, mais grande chance. Enfin je te le ferai savoir pour pouvoir être plus sûr. Il me semble que tu serais contente de me revoir car après je ne sais trop quoi qui va se passer. Enfin c'est la permission, plus tard on verra ? Je te quitte car je veux aller voir ce qui se passe. Doux baisers, à mardi peut-être. HV

**HV 1915 36 / H. VERTADIER / M. VERTADIER / 23-11-1915 / Bar-le Duc (Meuse)**
Aujourd'hui je suis à Bar, je vais partir à 1h pour Triaucourt. Il fait bien froid, nous n'avons pas eu chaud cette nuit. On avait envoyé 3 caporaux ici à Bar, croyant d'y rester, pas du tout, c'est pour partir à Villotte *(Meuse)* rejoindre des camarades qui sont dans un régiment d'infanterie. Enfin c'est la débandade chez nous. Pour le moment rien de nouveau pour moi, dimanche je saurai pour ma permission. En attendant de te voir, quel rêve ! Bons baisers HV

**HV 1915 37 / Henri VERTADIER / Marguerite VERTADIER / 14-12-1915**
Je suis en bonne compagnie, je suis avec Mousson. Ce soir nous trinquons ensemble. J'ai oublié de te dire que je n'ai pas envoyé le gâteau de Parry, car, figure-toi que je suis arrivé à plus de minuit, et dans le reste de la nuit les rats m'ont fait enrager tout le reste de la nuit, ils ont mangé le gâteau. Il n'y a qu'à lui en faire un autre, et le donner à sa femme qui le lui enverra. Les journaux parlent fortement de paix. Je termine car il faut aller à la soupe. Garde les cartes que je t'envoie car ce sera un joli tableau de souvenirs, tous les paysages où j'ai passé. Baisers. HV

## 1916

**HV 1916 5 / Henri VERTADIER / Marguerite VERTADIER / 07-03-1916**

Je suis encore veinard, je fais le convoi rêvé à 11 km de St-Dizier seulement. Il ne fait pas chaud, il y a de la neige. Une triste histoire est encore arrivée, un zeppelin est encore venu à 2 heures de la nuit sur Revigny, il a envoyé des bombes. Un train de munitions a sauté, plus des wagons qui sont le cul en l'air, et les tués et les blessés, Ils sont venus venger l'autre qui avait été abattu… *(le 21-02-1916. Voir la lettre de Marcel Malanède du 22 février 1916, page 152).*

**HV 1916. 8 / Henri Vertadier / Beau-frère et sœur / 08-04-1916**

Ne partant pas en convoi aujourd'hui et ayant un peu de temps, je vous fais savoir de mes nouvelles qui sont assez bien, ainsi que celles des amis. Vous parlez d'un mouvement de troupes par les autobus, voici quelque temps, ça ne cesse pas. Je n'ai pas encore vu les régiments de chez nous, mais je crois qu'ils ne vont pas tarder à passer aussi. Je ne peux savoir où ils sont maintenant, je n'ai pas eu de leurs nouvelles voici quelque temps. Je n'ai que ravitaillé en face de St-Mihiel (1) et j'ai demeuré assez de temps. Marguerite devait penser, il est perdu cette fois-ci. Par ces batailles qui se livrent actuellement, il ne faut plus songer aux permissions, vivement la fin, ça vaudra mieux. En attendant le plaisir de se revoir, je vous embrasse tendrement. Des nouvelles à Margot. Bons baisers.

*(1) St-Mihiel est situé au sud de Verdun, à une vingtaine de km. Cette carte, et de précédentes, indiquent qu'Henri était affecté au ravitaillement dans le secteur de Verdun où la fameuse bataille a commencé le 21 février 1916.*

**HV 1916. 9 / Henri Vertadier / Marguerite / 08-04-1916**

Ma chère épouse. Aujourd'hui je croyais bien d'avoir de tes nouvelles, mais rien hier. Aujourd'hui je ne suis pas parti en convoi, donc j'ai le temps de t'écrire, et je crois que tu dois avoir de mes nouvelles ces jours. La santé va assez bien. Ce matin j'ai bêché un peu, les radis que j'avais semés commencent à sortir. Vivement qu'ils soient bons à manger. Il fait beau aujourd'hui, dommage que je ne suis pas au pays pour cultiver notre jardin, tout ça, quand on y pense, fout le cafard. La troupe passe toujours, il passe des Spahis (*Cavaliers originaires d'Afrique du Nord*) maintenant, que

de mouvements qui se passent ces jours. Tu garderas ces cartes comme souvenirs. Je termine car je veux bricoler un peu dans mes affaires. Donne des nouvelles, tu écris que quand je suis parti. Bons baisers ainsi qu'à tous.

**HV 1916. 10 / Marguerite / Henri Vertadier / 20-04-1916**

Mon cher petit époux. Je n'ai pas eu de tes nouvelles aujourd'hui et comme je suis inquiète, tu peux croire le temps me dure d'en avoir. Nous sommes tous en bonne santé et pense que ma carte te trouvera de même. Je ne sais que penser, vous changera-t-on ? Là, nous on donne tu sais aussi, je serai tranquille quand j'aurai une lettre. Je verrai ce soir la Marie Parry (1), ils sont tous en bonne santé. Je pense d'avoir de tes nouvelles demain. Il fait mauvais, du vent et de la pluie. Au revoir et à bientôt mon chéri, et j'espère que tu nous annonceras de bonnes nouvelles. Mes meilleurs baisers et mon cœur. Je t'embrasse. Marguerite.

*(1) Marie Demay d'Anchaud qui avait épousé en 1906 Jules Parry*

**HV 1916 12 / H. VERTADIER / Marguerite VERTADIER / 19-05-1916 / Bar-le Duc**

Hier un accident m'est arrivé, une caisse m'est tombée sur le côté gauche en cours de route par un tamponnement, j'ai plusieurs côtes de cassées. Je suis à l'hôpital à Bar-le-Duc, ce sont les Anglais qui m'ont amené de Dugny (1). Je suis pour être évacué dans le centre, je ne sais l'endroit encore. Si je pouvais aller tout près de chez nous. Je souffre beaucoup pour le moment, mais enfin ce ne sera sûrement rien… (1) *Dugny est une commune limitrophe de Verdun, alors que Bar-le-Duc est situé une trentaine de km au sud. Tout cela continue à se passer en Meuse.*

**HV 1916. 13 / Marguerite / Henri Vertadier / 20-05-1916**

Ayant reçu de tes nouvelles ce matin du 14, comme hier j'ai écrit une lettre, alors je te réponds par carte. Nous sommes tous en bonne santé et je désire que ma carte te trouve de même. J'ai dit à M. Mège que Louis *(ligne 262)* m'avait écrit, ça leur a fait plaisir, depuis quelques jours il avait pas écrit. Alors les permissions vont recommencer. Ah tant mieux. Je serai content de te voir. J'ai vu la femme de Parry, ils sont tous en bonne santé. Il fait bon, ça durera pas, parce qu'il fait trop chaud. Sans doute que tu as reçu ton argent. Reçois un grand bonjour de tes amis. Je t'embrasse bien fort, ta femme qui t'aime et renvoie beaucoup de baisers à toi pour toujours, mille et milliers de baisers.

**HV 1916 14 / H.VERTADIER / M.VERTADIER / 24-06-1916 / Chaumont (H.-Marne)**

Je viens de recevoir une lettre, le médecin est passé ce matin, il n'a absolument rien dit, enfin je m'attends un de ces jours à me débusquer. (1) ……Ton mari qui te couvre de baisers. HV

*(1) C'est-à-dire ne plus être embusqué, et donc devoir quitter l'hôpital de Chaumont où il avait ensuite été admis. La carte suivante indique qu'il a effectivement repris le même service qu'avant sa blessure.*

**HV 1916 15 / Henri VERTADIER / Marguerite VERTADIER / 25-07-1916**
Je t'envoie cette carte afin de te dire que je pars immédiatement en convoi. Je vais à Dugny et je ne sais pas quand je vais rentrer, j'ai été averti tard pour partir. Tout va bien pour le moment…

**HV 1916 16 / Henri VERTADIER / Marguerite VERTADIER / 03-08-1916 / Souilly**
*(Une dizaine de km au sud de Verdun).*
Je viens d'arriver à destination, et je suis obligé de coucher dans mon wagon de sucre. Mais je n'en ai pas des masses, 9 quintaux seulement. Si seulement vous les aviez, vous pourriez faire des biscuits car il n'est pas vilain. Je pense rentrer demain. Tu parles d'un bombardement qui se fait à l'heure actuelle, il y a eu une attaque hier, aussi les taubes (*avions allemands*) nous ont rendu visite. Une fois rentré je te ferai une lettre, là, me voilà couché dans du sucre…

**HV 1916 17 / Henri VERTADIER / Marguerite VERTADIER / 24-08-1916**
Je suis rentré et j'ai trouvé tout bouleversé. Figure-toi qu'on a enlevé la paille du cantonnement et on nous a fait des plumards avec quelques planches, et donné à chacun une paillasse qu'on a remplie de crin. Enfin ce sera un peu mieux que sur la paille, mais je ne crois pas que ça chasse les puces. A demain par lettre ma chère et tendre. Bons baisers de ton mari. H. Vertadier

**HV 1916 18 / Henri VERTADIER / Marguerite VERTADIER / 09-09-1916 / Nixéville**
*(5 km au S.O de Verdun)*
Je suis arrivé à bon port, mais triste matinée pour nous. Un avion boche est venu nous rendre visite, il n'a rien lancé, mais deux des nôtres ont été abattus. On ne sait si c'est les éclats du 75, ou le Boche, enfin ils sont en bouillie. Le canon tonne avec rage, hier on a fait des prisonniers, ils sont passés ici ….

**HV 1916. 20 / Henri Vertadier / Marguerite / 08-10-1916**
Je suis en ce lieu, dans la boue jusqu'au ..l et de l'eau, un brouillard, tout pour mal aller. Je suis arrivé hier soir à 6 heures, j'ai couché sous une tente sur de l'avoine, et il pleuvait. L'eau me tombait sur la figure, poussée par un vent fou. J'ai été obligé de me couvrir la figure avec mes couvertures. Si tu voyais ça, qu'est-ce que ce sera quand je serai dans les tranchées. J'aurais pu repartir par le premier train, mais mes consignes n'étant pas signées, je suis obligé d'attendre un deuxième. À quand donc la fin, dire qu'on va passer encore un hiver là-dedans, c'est dégueulasse. Enfin on n'y peut rien, et rien à y faire. Je pense arriver demain à St-Dizier, et je te ferai une lettre pour te dire le nouveau. En attendant le plaisir de nous revoir ma chère Margot reçois de ton cher aimé mille baisers, et que le temps lui dure de te voir.
Bons baisers à tous.

## 1917

*Henri a dû avoir une permission fin janvier-début février*

**HV 1917 1 / Henri VERTADIER / Marguerite VERTADIER / 12-02-1917**
Je te fais savoir de mes nouvelles. J'ai toujours un peu le mal de dents, mais ça va mieux. Je pars encore demain pour une destination inconnue, ainsi que tout mon bataillon. Depuis quelque temps, quels changements ! Je vais te dire que pour mon adresse ça ne change pas, tu écris toujours à mon régiment, aujourd'hui nous avons seulement passé la revue…
*NB* ***: A partir de ce moment Henri, qui a changé de régiment le 3 janvier, n'est plus affecté en seconde ligne au ravitaillement. Passé au 55e RI il est monté en première ligne, et il va combattre sur le front, toujours dans le secteur de Verdun.***

**HV 1917 2 / Henri VERTADIER / Marguerite VERTADIER / 01-03-1917**
Deux mots seulement pour te dire que nous partons demain pour monter en ligne. Ne porte pas peine car je vais demeurer quelques jours sans écrire

**HV 1917. 3 / Henri Vertadier / Mr Mme Delage coiffeur / 22-03-17**
Je suis en bonne santé et désire vous trouver de même, ainsi que tous nos parents. Je suis en tranchées de première ligne, mais les Boches sont assez loin de nous…

**HV 1917 5 / H. VERTADIER / M. VERTADIER / 10-04-1917 / Fort de Verdun**
Ma chère Marguerite...tâche de m'envoyer des colis car ici on la saute, et puis l'on ne peut rien acheter. On nous a fait changer de linge pour le renvoyer à l'arrière, chose qui veut dire que nous n'allons pas encore au repos. N'oublie pas de mettre de l'encre, je n'en ai plus, et avec un crayon ce n'est pas facile à écrire ….

**HV 1917 7 / H. VERTADIER / M. VERTADIER / 04-05-1917 / Les tranchées**
Cette nuit nous avons eu un désastre, un tué et deux blessés. Ces salauds de Boches nous ont pris en traitre. Il fait beau, et ce serait un plaisir de vivre si ce n'était la guerre, mais à quand la fin. …bons baisers HV

**HV 1917 8 / H. VERTADIER / M. VERTADIER / 14-05-1917 / Aux tranchées**
Je pense que tu recevras les lettres en retard, car où je me trouve, on ne peut pas venir de jour. Les Boches sont dans la crête, et ils nous verraient faire le trafic, ce n'est pas la peine de se faire repérer. Ici toujours le même temps, il fait beau. Je te garantis que les jours sont longs... J'occupe un petit poste en avant des lignes de la M…, à un mètre seulement, les poissons sautent. Les canards, les poules d'eau, tout cela fait du bruit la nuit, et il fait bon prêter l'oreille…

**HV 1917 13 / Henri VERTADIER / Marguerite VERTADIER / Ve. 15-06-1917**
Ma chérie…il fait un temps superbe. Je crois que maintenant vous n'êtes pas sans travail, c'est le moment de la fenaison, et le moment des grands travaux arrivent. Et quant à moi ici je fais le Con ! Ah cette guerre, qu'elle nous en fait dire des paroles, et des plus cruelles ! Quand donc la fin ?

**HV 1917.14 / Henri Vertadier / Beau frère et sœur / 17-06-1917**

Je suis en bonne santé. Je pense vous trouver de même sans oublier Olga (1). Vous devez savoir le trafic de mon voyage par Marguerite, ainsi que de mes nouvelles. Ici il fait un temps superbe, que la vie est amère, de donner des jours de sa vie à la guerre. Enfin que voulez-vous, rien à dire. Je suis en repos mais cela s'écoule. Nous allons pas tarder à remonter en ligne, et toujours au moins huit jours de réserve, et huit jours de ligne. En attendant de vos nouvelles, ton beau-frère et frère qui vous embrasse, ainsi que la petite Olga.

(1) *Olga était le deuxième prénom d'Antonine (Ninette Delmas, décédée en 2017 à l'âge de 101 ans).*

**HV 1917.15 / H. VERTADIER / M. VERTADIER / 26-06-1917 / Aux tranchées**

Le 21 mars les obus nous passaient sur la tête, alors cela tapait dans les tranchées. Il y avait des moments d'angoisse, je m'en rappellerai jusqu'aux derniers jours …. Bons baisers de celui qui t'aime. Henri

**HV 1917 / Henri Vertadier / Marguerite Vertadier / 29-08-1917**

*Ce récit se présente sous la forme d'un petit livret relié à la main avec une fine ficelle.*

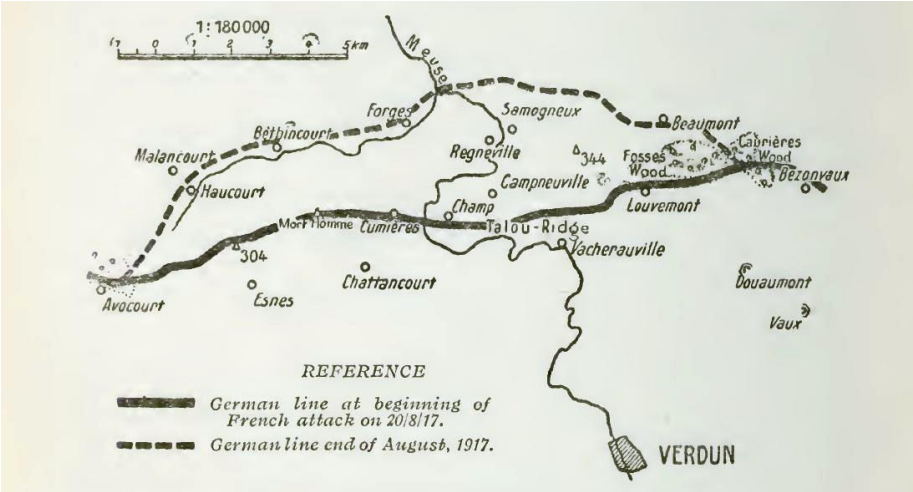
*Cette lettre décrit la deuxième bataille de Verdun que nous avons eu l'occasion d'évoquer à propos du décès de Charles Mège le 2 août 1917. Charles Mège appartenait au 121e RI qui fut chargé de conquérir le secteur de la cote 304, alors qu'Henri Vertadier faisait partie, depuis le 3 janvier 1917, du 55e RI qui s'attaqua à celui de la cote 344, située un peu plus à l'est (carte 1). L'offensive fut lancée le 20 août sur un front de 18 km. Elle permit en quelques jours de faire reculer les Allemands de quelques km, et surtout de les chasser des hauteurs qui dominaient Verdun, ville sur laquelle ils faisaient peser une menace permanente.*

*Les cartes page suivante permettent de visualiser, pour la première, l'ensemble du site, et pour la seconde, de localiser les lieux exacts dont parle Henri dans son récit.*

Ma Chère Marguerite,

Depuis déjà quelques jours que je voulais t'écrire une longue lettre pour te parler de ce pastige. Jusqu'au jour d'aujourd'hui il m'a été impossible, sauf maintenant. Je crois que je pourrais prendre mes nouvelles coutumes à t'écrire comme auparavant. Donc je vais t'expliquer un peu le rôle que j'ai accompli pendant cette offensive, je ne peux pas te dire tout à fait le tout, mais je t'expliquerai ça en perm car je crois que nous allons être relevés sous peu, car maintenant c'est-à-dire cette nuit, nous avons été relevés par une autre division et nous sommes en réserve. Je suis actuellement à la côte de T…*(Talou)* où tant de fois j'y ai vu les Boches apparaître, mais aujourd'hui ils en sont chassés…

Nous sommes partis de V…*(Verdun)* le 19 au soir pour aller attaquer au jour, nous sommes arrivés au petit jour dans la tranchée de M…et presque aussitôt arrivés, l'ordre a paru de monter sur la tranchée et d'attaquer. Alors nous voilà partis, devant nous, nous avions deux compagnies de notre bataillon, parce qu'au départ nous




étions compagnie de réserve. Nous avons franchi la côte de Talou, sous un bombardement assez dense, on trouvait des équipements, des fusils, enfin tout était abandonné par les Boches qui s'enfuyaient.

Alors toujours on marchait dans la direction de S…*(Samogneux),* des prisonniers étaient déjà faits, un combat d'avions a eu lieu où j'ai vu quelque chose de pitoyable, des avions en feu et qui piquaient la tête comme un oiseau blessé à mort ; à la guerre il faut le voir. Nous avons pu arriver à notre point, nous sommes restés dans une côte et là, il a fallu se faire un trou pour se cacher des taubes *(avions allemands)*, ainsi que de se garantir des obus. Là il ne passait pas d'heure sans avoir des morts ou des blessés, une pierre m'est arrivée sur le genou gauche que je te garantis que c'est encore mâché et noir, mais pas assez pour m'évacuer. Ah là, par exemple que les heures m'ont paru longues, toujours sous la mitraille, c'était le 20 août, nous avons passé la journée ici, mais l'objectif n'était pas atteint. Le lendemain matin au jour on attaque, mais ce jour a été plus terrible car les Boches s'étaient renforcés et nous attendaient, alors le tir de barrage éclate, et nous voilà de nouveau repartis.

Les obus éclataient à vingt mètres. Arrivés à une tranchée, et puis un fortin tout près de S… une mitrailleuse boche nous balayait. Beaucoup de poilus, baïonnettes au canon, alors cela a été la fusillade, les grenades, les pétards, les fusils mitrailleurs, les obus, un feu d'enfer. Les balles sifflaient le long des oreilles, les Boches sortaient de leurs tranchées et se rendaient, mais alors tu comprends, tous ne passaient pas, à bout portant ils tombaient en faisant des cris rauques, des cris de mort, je ne peux te dire ce que j'ai fait, car je tirais dans le tas. Pas mal des nôtres sont tombés aussi, je n'ai plus que trois hommes dans mon escouade. Enfin nous étions arrivés à notre objectif, et là nous sommes restés les journées du 21-22-23-24-25-26 août. Dans la tranchée boche nous avons subi deux contre-attaques, mais ce n'était plus nous qui étions en première ligne, nous avions été relevés par un autre bataillon, et notre régiment de campagne d'attaque. Nous étions devenus compagnie de réserve, mais alors qu'est-ce que nous n'avons pas reçu comme obus. Quand la chance en veut ! Deux obus sont tombés dans notre tranchée, à deux mètres de nous, heureusement ils n'ont pas éclaté dans cette tranchée. Je peux te dire le cafard que j'y ai enduré, ainsi que mes copains. Que les heures nous ont paru longues.

Enfin le 26 au soir on nous dit que nous étions relevés, et que nous allions à l'arrière. On nous emmène dans un ravin où il n'y avait presque rien où se mettre à l'abri, un bombardement d'obus à gaz. Alors tu sais, j'en ai vu, les yeux m'en font toujours mal,

*Carte le blog de Jacot63*

et puis impossible de marcher, il faisait noir, le masque sur la figure, cela t'étouffe. Je croyais de ne plus en sortir. Quelle guerre, quelle bande de brigands, d'assassins ! Ils ne pouvaient pas arriver à nous tuer avec des obus, ils voulaient nous asphyxier. Et là nous sommes demeurés la journée du 27. Et le soir, on dit qu'il fallait remonter en première ligne pour remplacer ceux du 112 qui avaient été sous les gaz comme nous, et qu'ils avaient beaucoup de pertes. Il fallait les remplacer, alors quelle surprise. Tu parles que ça nous faisait plaisir de remonter en ligne pour 24 heures seulement – ça la foutait mal- alors que j'en avais marre ! D'abord je suis fatigué, je suis enrhumé, car ces jours-ci il est tombé de l'eau, et puis aujourd'hui il fait même un sale temps. Enfin nous sommes montés en ligne, nous sommes restés dans une sape, et nous avons été relevés hier soir par une autre division, et aujourd'hui nous sommes ici sur la côte de T… dans la tranchée M…, tranchée boche que nous avons pris le premier jour de l'attaque. Bien qu'il fait un sale temps je suis à l'abri, seulement il arrive des obus de temps en temps, mais ils tombent encore assez loin. Enfin je serai que sûr de moi quand je serai à V*... (Verdun)*

Alors tu peux croire ma Chère Marguerite, que j'en ai vu pendant ces quelques jours. Et puis lorsqu'ils ne nous relèvent pas, surtout après une attaque, l'on souffre de tout. Et l'hygiène où est-elle donc ?

Depuis que nous sommes partis de Germisay, comme on nous avait fait faire un ballot de notre linge et de notre couverture, nous n'avons pas changé de chemise depuis le 5 août. Alors tu vois que nous sommes beaux gars, des poux à foison, pas débarbouillés, tout déchirés. Mon pantalon et ma capote sont en lambeaux, la barbe a poussé, on est dégueulasse, tu peux le croire. Vivement que l'on redescende pour se nettoyer, espérons que bientôt ce sera là, et ce n'est pas dommage.

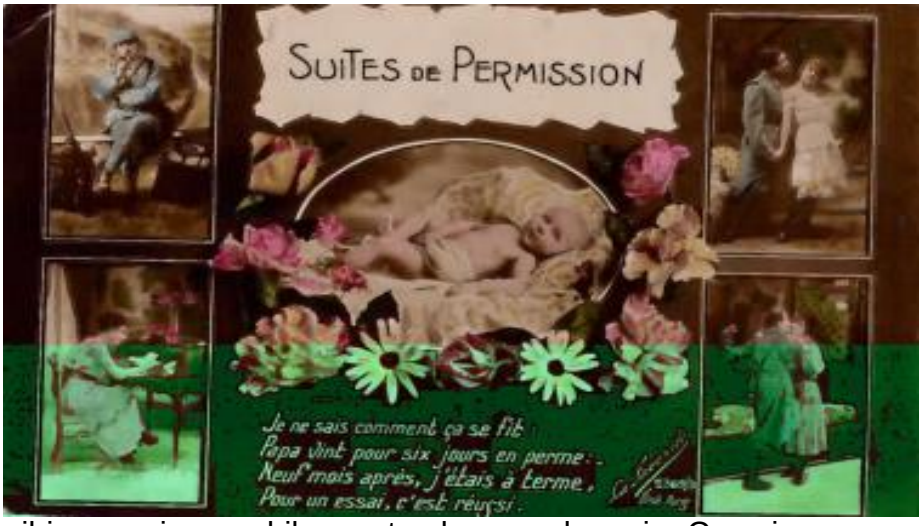
Maintenant, ma Chère Marguerite, la veille que nous montions j'ai reçu le colis, il nous a servi car dans la nuit du 25 nos aliments, c'est-à-dire la corvée de soupe, a été prise par les gaz. Il a fallu tout jeter, ordre du major. Nous avons mangé que des conserves ce jour-là, et ce n'est pas tous qui en avaient.

Tu me parles également que tu voudrais être plus vieille, je sais pourquoi, cela passera. Tu me dis également pour le nom. Je pense d'être en perm avant que tu sois au terme, nous en parlerons de ça.
Comme ça les batteuses ont commencé, j'ai reçu une lettre d'Amédée (*Magistry. Ligne 234)* il m'en parle, j'ai l'adresse de Louis Chénebit *(Ligne 83)* mais où le prendre ? Il est « à droite de moi » il n'est pas en première ligne, il fait des corvées de territoriaux, une carte d'Auguste Malterre (*Ligne 248)*
Tu me parles que tu es triste, et que tu n'es pas rassurée. Tu me parles du 121ème régiment Infanterie (1), la bataille a commencé du côté d'Avocourt jusqu'à Bezonvaux, pendant des moments cela a bardé de ce côté, ainsi que du côté du bois des Forges. J'étais bien placé pour voir le bombardement, j'étais tout en haut de la côte de Samogneux.
Je pense que maintenant tu ne vas pas tarder à le mettre au monde ce turbulent (2), espérons que tout se passera bien. Quant à moi, ces jours-ci je suis enrhumé, j'ai reçu de l'eau sur les côtes et cela ne m'a pas fait de bien, ainsi que les gaz que j'ai respirés. J'ai été mal foutu ces quelques jours, mais j'en avais pas assez pour me faire évacuer. Je pense que l'on ne va pas tarder à aller en repos, et que j'aurai ma perm, et je pourrai en profiter pour goûter un peu de gibier.
Ma Chère Marguerite, je termine pour aujourd'hui, en attendant le plaisir de nous revoir. Ton Cher Mari qui t'embrasse ainsi que les parents. Des nouvelles aux parents, amis, etc... Henri

(1) *Le 121ème est le régiment basé à Montluçon auquel appartenaient de nombreux Sannatois, dont Roger Billy, l'autre grand-père de Jocelyne Vertadier, ou Charles Mège. Le 121ème, nous l'avons dit, combattit dans le même secteur à ce moment-là. Charles Mège y trouva la mort le 20 août (pages 79-80)*
(2) *Leur fils Louis (Lili) qui naîtra le 2 octobre 1917.*

La tonalité du récit d'Henri diffère sensiblement de celle du récit officiel écrit par un officier : « *Le 20 août à 4h30, après une préparation sérieuse d'artillerie, les bataillons sortent des tranchées et gravissent la côte du Talou. La brume est intense. L'action se déroule comme à la manœuvre, mieux qu'à la manœuvre. L'ennemi réagit énergiquement et exécute de violents tirs de barrage. Mais les hommes, précédés par un feu roulant remarquable de précision, merveilleux d'entrain et de courage, se dépensent sans compter. Rien ne résiste à la vigueur de nos assauts, tous les obstacles tombent un à un, et, vers 16h30, tous les objectifs du jour J sont atteints. »*
Ce qui valut une citation à l'ordre de l'armée au 55e RI « *magnifique de bravoure, de ténacité et d'allant* » et les félicitations du Général Pétain, nouveau commandant en chef des armées françaises depuis le mois de mai 17.

**HV 1917 16 / Henri VERTADIER / Marguerite VERTADIER / 05-11-1917**




…les nuits sont froides, je couche dans le bois avec mes quatre hommes (1). Nous sommes comme les anciens Gaulois, une hutte et c'est tout, comme des sauvages. Et ma foi on se nourrit de gibier aussi, quand il nous tombe sous la main. Ce soir nous avons été nous balader avec nos chiens, puis l'on rentre et c'est tout pour le moment. Demain il y aura peut-être quelques nouveaux ordres. Tâche de conserver la santé et celle du petit gosse (2). En attendant de nous revoir, ton cher mari qui t'embrasse.

(1) *Henri avait le grade de caporal.*

(2) *Louis (Lili) est né le 2 octobre 1917, grâce à une permission accordée neuf mois plus tôt.*

# 1918

**HV 1918 1 / Henri VERTADIER / Marguerite VERTADIER / 17-01-1918**

Je te garantis que la nuit dernière les avions ont fait du travail, de même coté des Boches. La ville de Metz doit être comme celle de Nancy. Aujourd'hui il est parti des permissionnaires. Et le petit gosse je le trouverai changé, il commence à être amusant, Papa doit le faire enrager. Je termine aujourd'hui. Ton chéri qui te bise.

**HV 1918 3 / Henri VERTADIER / Marguerite VERTADIER / 21-01-1918**

Comme je te l'ai dit hier, je ne suis pas allé à la compagnie de dépôt, nous sommes relevés quand même, et nous sommes venus au repos dans un petit pays moche – Moivrons-(1). Il a fallu que je demeure pour donner les consignes d'où nous sommes partis, ce qui fait que je ne suis parti que ce matin ……je t'embrasse tendrement sans oublier le petiot.

(1) *En Meurthe et Moselle, à une dizaine de km au nord de Nancy.*

**HV 1918 4 / Henri VERTADIER / Marguerite VERTADIER / 22-01-1918**

Ce soir vers 3 heures il doit y avoir revue de cantonnement, mais je pense que nous devons aller travailler les nuits faire des travaux. Tu as dû voir dans les journaux que Nancy était menacée, c'est pour ça que nous ferons de rudes travaux.

*NB : La ligne de front s'est établie pendant presque toute la durée de la guerre à une vingtaine de km de Nancy. La ville a été maintes fois bombardée, mais elle n'a jamais été prise par les Allemands*.

**HV 1918 5 / Henri VERTADIER / Marguerite VERTADIER / 27-01-1918**

C'est aujourd'hui que nous quittons ce patelin, je ne sais le temps que nous allons demeurer en ligne. Ici les habitants tuent tous des cochons avant de partir, ils déménagent également. Ils n'en restent pas beaucoup maintenant, ce ne sera pas facile à se ravitailler. C'est pour ça, envoie-moi un colis de temps en temps, tant que je serai en ligne, car ici on a beau avoir de l'argent, il ne sert à rien. Ton cher mari qui pense à toi et qui t'aime, des bisettes au petit Louison. Henri.

**HV 1918 7 / Henri VERTADIER / Marguerite VERTADIER / 09-02-1918**

Voici aujourd'hui le 14ème jour que nous sommes en ligne. Encore quelques jours et nous allons en réserve, sans doute pas loin des lignes. Il est fait des coups de mains sur les Boches, tu le verras sur le journal, cela a bien réussi. Il y a eu une trentaine de prisonniers, et ils en ont tués pas mal. C'est dans le village de Bioncourt (1) en face de Ley. Il y a la sale frontière à traverser. Seulement à te dire qu'il y a aussi de la casse chez nous, vingt capotes déchirées et quatre trouées (2). Cela ne peut faire autrement ; j'ai que peur qu'un de ces jours les Boches en fassent tout autant sur nous…

*(1) Près de Moivrons dont parlait Henri précédemment, en Moselle aujourd'hui, et par conséquent en Allemagne avant l'armistice.*

*(2) On peut penser qu'Henri s'exprime en termes imagés. On peut traduire par 20 blessés et 4 morts.*

**HV 1918. 8 / Henri Vertadier / Marguerite / 11-02-1918**

Ma chérie. J'ai reçu de tes nouvelles ce soir, une jolie carte du 9, oui cela me rappelle des souvenirs, mais au lieu de moi dans la baignoire, cela était toi. Enfin vivement la perm et nous pourrons imiter la carte, avant de monter au dodo. Et ce petit gars, que je voudrais le voir, vivement, cela prouve nos amours, il y a la graine. Enfin nous voilà en petite famille, un petit mioche avec nous pour nous distraire. Je suis heureux d'avoir ce petit gars, et toi qu'en penses-tu ? Tu aurais préféré une petite fille peut-être, tu me diras ça à la prochaine perm. Vivement le prochain retour de perm pour être heureux. En attendant le plaisir de nous revoir, ton chéri qui te couvre de baisers sans oublier le petit gosse.

**HV 1918. 9 / Marguerite / Henri Vertadier / 21-02-1918**

Mon chéri. Je t'écris simplement une carte. Je suis seule, j'en profite pour faire l'ouvrage, je lave la lessive. Hier il pleuvait et on l'a retardée d'un jour. J'ai reçu ce matin ta lettre du 17. Tout le monde va bien, que ma carte te trouve de même…On vient de me dire que Romain vient à la fin du mois, comme toi, du moins je l'espère. Oh que c'est long à venir. Je ne vois plus de nouveau à te dire. J'attends toujours. Reçois de bons baisers de ta chérie qui t'aime. A bientôt le plaisir de te voir.

**HV 1918 10 / Henri VERTADIER / Marguerite VERTADIER / 23-03-1918**
Encore quelques nouvelles, la santé va assez bien. Ici nous sommes là en attendant les évènements, le secteur devient dangereux, le canon tonne pire que jamais. Il y a même eu des civils de blessés à Ley *(Moselle*). Encore peut être demain à rester, et puis nous allons faire le coup de Trafalgar …ton chéri qui te bise ainsi que le petit. Bonnes nouvelles à tous les parents et amis. Henri

**HV 1918. 11 / Henri / Marguerite / 01-04-1918**
Quoique n'ayant pas eu de tes nouvelles hier, je t'en donne aujourd'hui. Les miennes qui vont assez bien, seulement le temps est à l'eau, il ne fait pas bon dehors. Puis ce n'est pas tout, je vais t'avoir dit que nous devions pas rester longtemps ici, alors tu vois nous montons en ligne ce soir, nous avons pas resté longtemps ici… Je ne sais pas le temps que nous allons y demeurer, enfin vaut encore mieux dans ce secteur que là-bas du côté de Montdidier (1). Que s'y passe-t-il ? Une boucherie complète enfin cela est peut-être la fin, espérons, car cela est trop terrible… Plus de perm pour le moment, les permissionnaires sont tous rentrés maintenant. Enfin espérons que ce sera la fin. Ton chéri qui pense à toi et qui t'embrasse sans oublier le petit chéri ainsi que les parents. (1) *Montdidier dans la Somme fut un des lieux choisis par les Allemands pour lancer leurs offensives du printemps 18. La « poche de Montdidier » formée en mars ne fut libérée qu'en août 1918.*

**HV 1918 12 / Henri VERTADIER / Marguerite VERTADIER / 05-04-1918**
J'ai reçu de tes nouvelles hier, une carte du 2 avril. Quant à moi tout va à peu près bien. Je suis toujours en ligne, et je souhaite d'y rester au lieu d'aller là-haut (1), car je crois que tout n'est pas fini, il y a encore à s'expliquer avec les Boches. Que tout soit fini je le désire … ton chéri qui te bise.

*(1) Sans doute à nouveau une allusion à Montdidier, dans les « Hauts de France »*

**HV 1918. 13 / Henri Vertadier / Marguerite / 06-04-1918**
Ma chère Marguerite. J'ai reçu encore de tes nouvelles, une carte du 3 avril, mais quant à toi, tu me dis que tu n'en reçois pas. Que veux-tu que j'y fasse. Quant à moi, pas grand-chose de nouveau à te dire, nous sommes toujours en ligne et je ne sais le temps que nous sommes ici. Enfin vaut mieux encore par ici que là-haut. Pas grand-chose à te dire que d'en apprendre des tiennes. J'aurai bien quelque chose à te dire, mais je ne sais te le transmette, c'est pour l'affaire du coup que nous devions faire. En attendant de tes nouvelles. Ton chéri qui te bise.

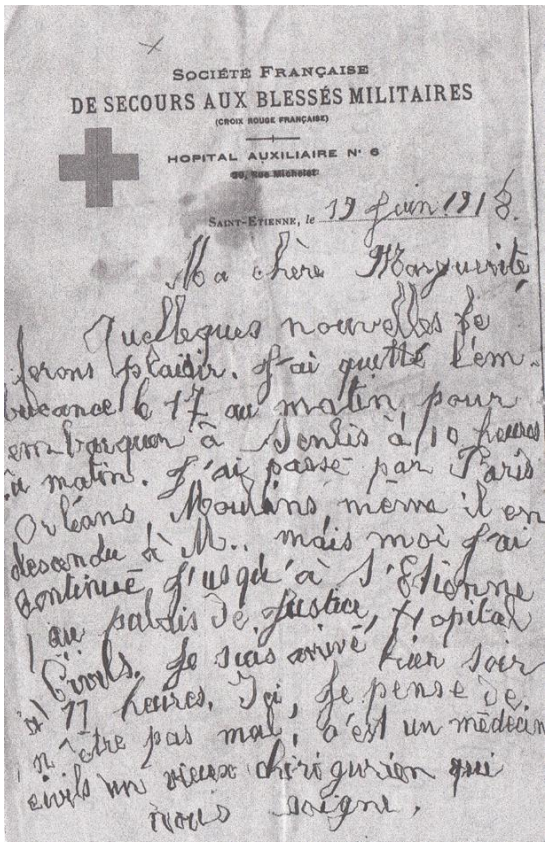
**HV 1918. 14 / Marguerite / Henri Vertadier / 06-06-1918**
Mon petit mari bien aimé. J'ai reçu ce matin une lettre du 1er me disant que vous partiez pour aller où ? Sans doute aider à refouler les Boches. Je suis bien ennuyée, et le temps me tarde d'avoir des nouvelles. La lettre a six jours, elle a mis longtemps à me rejoindre, j'étais loin de me douter que tu serais là-bas. Il semblait que tu devais

être toujours en Lorraine : tristesse, guerre. Je voudrais être 15 jours plus vieille pour avoir des nouvelles fraîches, et savoir que tu es plein de santé. Je ne pourrai être en paix sans tes nouvelles, écris-moi le plus que tu pourras. En attendant d'avoir de tes bonnes nouvelles, reçois mon petit époux chéri de bons baisers de celle qui t'aime. Ta femme qui pense à toi. Marguerite

**HV 1918 1 / Marguerite VERTADIER / Henri VERTADIER / 11-06-1918**

Mon cher petit Henri. J'ai reçu ce matin une longue lettre du 7, tu peux croire qu'elle était attendue mais je suis bien inquiète car tu sais depuis le temps, on a grandement de temps d'attraper quelque chose. Enfin espérons que tu t'en tireras encore pour cette fois ; mais là-bas sur les murs de Compiègne il ne fait pas bon, quelle vie, quel massacre. Tu me demandes ce que je pense, pas grand-chose, j'en ai marre, plus que marre, oh quand finira tout ça ? Je suis bien ennuyée que tu reçoives pas de lettre, mais que cela ne t'inquiète pas car tu sais je ne suis pas au danger, pourvu que j'en reçoive des tiennes, c'est tout ce qu'il faut. J'avais mis Louis au lit mais il n'a pas voulu en faire, je suis forcé de raccourcir ma lettre.
Je viens de voir la Marie Malterre, Auguste a vu ton régiment, il pense de te voir, mais où es-tu pauvre chéri, dans quel coin ? Peut-être inanimé, je suis bien ennuyée, tu ne te figures pas de voir ce que l'on voit. Je ne vois plus à te dire, je finis car tu sais j'ai le cafard, des idées noires. En attendant des nouvelles reçois mon bien aimé de bons baisers de celle qui t'aime. A bientôt, j'espère une bonne nouvelle ! blessé ça te tirerait du chemin.

**HV 1918 1b/ H. VERTADIER / M. VERTADIER / Non datée écrite de la main gauche**


SOCIÉTÉ FRANÇAISE
DE SECOURS AUX BLESSÉS MILITAIRES
(CROIX ROUGE FRANÇAISE)
HOPITAL AUXILIAIRE N° 6
(ex-rue Michelet)
SAINT-ETIENNE, le 19 Juin 1918.
Ma chère Marguerite,
Quelques nouvelles te
ferons plaisir. J'ai quitté l'em-
bucance le 17 au matin pour
embarquer à Senlis à 10 heures
du matin. J'ai passé par Paris
Orléans, Moulins même il en
descendu à M.. mais moi j'ai
continué jusqu'à St Etienne
au palais de Justice, Hopital
Civils. Je suis arrivé hier soir
à 17 heures. Toi, je pense de
ne être pas mal, c'est un médecin
civils un vieux chirurgien qui
nous soigne,

Ta lettre datée du 11, tu le devinais, on était en train de me charcuter, pauvre chérie, tu ne pensais pas à ça, seulement tu me souhaitais une blessure, et bien je l'ai et la bonne pour ne plus y retourner. Maintenant tranquille pour ne plus penser que je suis au front. Oui je pense que ça m'a tiré du chemin. Henri

*Henri a été blessé le 10 juin dans l'Oise, dans la région de Compiègne*

**HV 1918 1c / Henri VERTADIER / Marguerite VERTADIER / 16-06-1918**

Ma chérie. Tout va bien pour le moment ne te fais pas de mauvais sang je guérirai bien, j'écris avec ma main gauche. Bons baisers Henri

**HV 1918 2 / Henri VERTADIER / Marguerite VERTADIER / 19 -06-1918 (lettre ci-contre)**

Ma chère Marguerite. Quelques nouvelles te feront plaisir. J'ai quitté l'ambulance le 17 au matin pour embarquer à Senlis à 10 heures ce matin. J'ai passé par Paris, Orléans, Moulins. Même il en a descendu à M.… mais moi j'ai continué jusqu'à Saint-Etienne – au palais de Justice – Hôpital Civil. Je suis arrivé hier soir à 11 heures. Ici je pense n'être pas mal, c'est un médecin civil un vieux chirurgien qui nous soigne.
Cette fois ci ils m'ont arrangé, les Boches, tu m'auras en vie mais bien mutilé. Enfin vaut encore mieux comme ça que la vue. Je suis ici pour longtemps, l'hiver probablement. Si tu veux venir me voir, attend quelque temps, je pourrai te donner des renseignements, mais je serai content que tu viennes pour te raconter mes souffrances de martyr que j'ai endurées. Et toi que devais-tu penser sans nouvelles, pauvre chérie. Tu as dû en verser des larmes.
Je fatigue à t'écrire, c'est pour ça que tu donneras des nouvelles aux parents, je ne peux pas leur écrire pour le moment. J'étais content de partir de l'ambiance, car la dernière nuit les Boches sont venus lancer des bombes, il y a 14 tués parmi nous les grands blessés. Que c'est terrible tout de même des choses comme ça, puis ce n'est pas tout, c'est une vraie charcuterie, à tous les instants ils en mourraient, des cris atroces ça faisait peur, il faudrait que je te voie pour te raconter ça.
Enfin, ici j'espère d'avoir de tes nouvelles qu'il y a longtemps que je n'en ai pas eues. Ton chéri qui te bise ainsi que tous et le petit. Henri

**HV 1918 3 / H. VERTADIER / M. VERTADIER / 23 -06-1918 / Saint-Etienne**

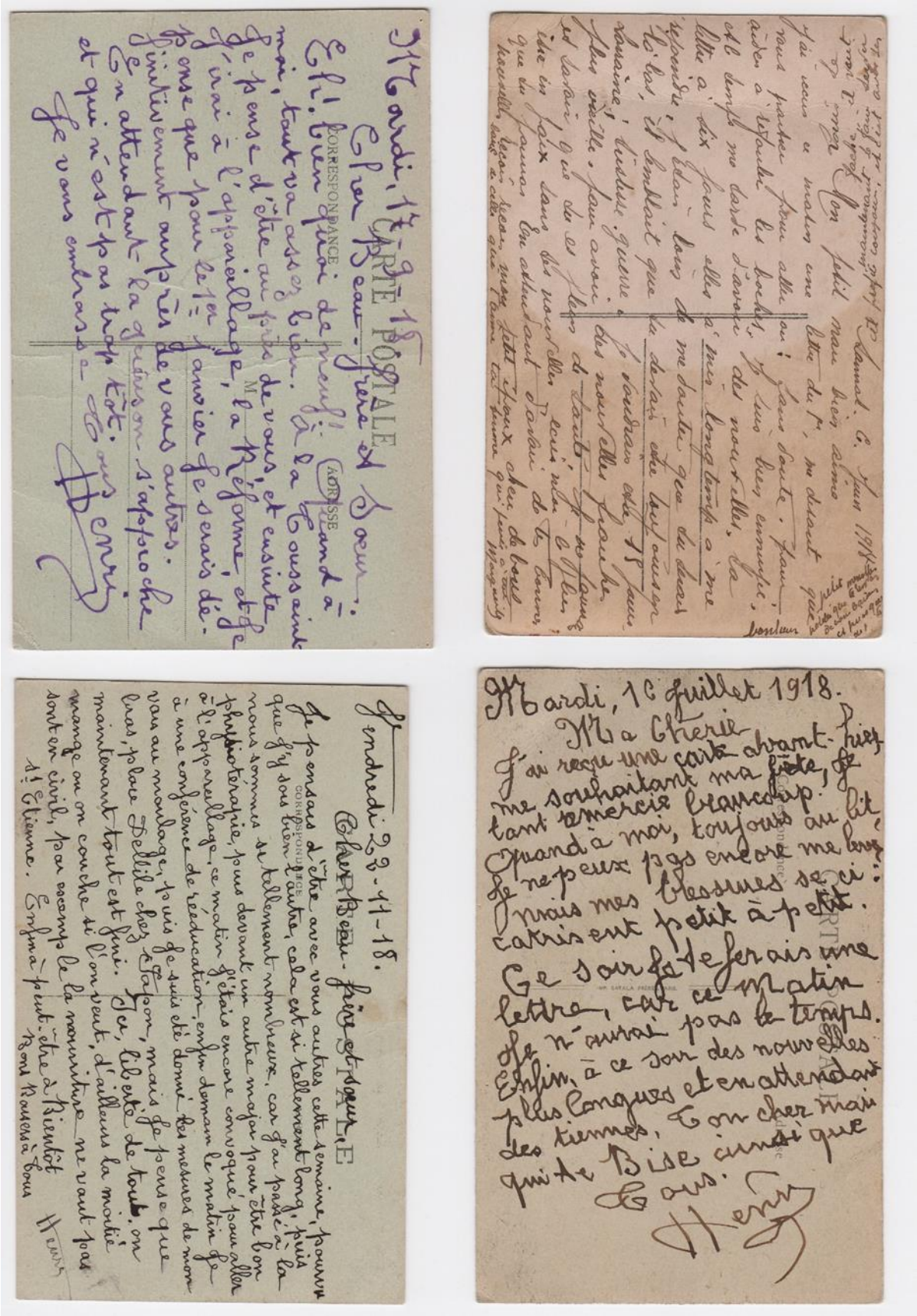
Ma très chère épouse. Que je me suis trouvé heureux aujourd'hui d'avoir de tes nouvelles. Depuis le 3 juin, ta dernière missive, que j'ai trouvé le temps long, je suis toujours à peu près le même, je ne suis pas prêt de mettre les pieds à terre, enfin cela viendra bien un jour !
Mais les jours me paraissent si longs dans ce plumard, et dire pourtant que la guerre en est finie pour moi. J'avais oublié de te dire que j'ai vu Charleuf le matin 11 juin à l'ambulance, comme moi blessé, couché. Je ne sais sa blessure, si tu peux le savoir tu me le diras dans une lettre. Oui, ma chère Marguerite, je suis bien arrangé. À 30 ans d'être dans un état comme ça, enfin j'ai tout de même la vie, je croyais bien n'être plus de ce monde. Hier soir, il est encore arrivé un train de blessés, presque tous des amputés, ah quelle guerre ! Ce matin on m'a refait mes pansements, depuis que j'étais ici on ne me les avait que faits une fois. C'est une jeune femme ou fille, mais elle est aimable, elle a peur de faire mal. Tu me dis que tu voudrais me voir, mais je te ferais bien de la peine, oui ma chérie. Je ne peux te dire mes blessures, je te ferais trop de peine. Les unes guériront avec le temps, mais ma pauvre main droite jamais, JAMAIS.
Enfin j'ai la vie pour le moment, je pense bien de guérir. J'aurai une pension pour vivre, que notre petit gars se dépêche à grandir pour nous aider, pauvre petit chéri, si tu voyais ton pauvre papa dans l'état qu'il est. Tu ne pensais pas que j'étais à l'attaque, ni moi non plus je m'y attendais pas. Les Boches ont attaqué le 9 juin, et le 10 au soir, à 10 heures, je gisais sur le champ de bataille grièvement blessé, perdant mon sang par la jambe droite, à la poitrine droite, au bras gauche, et enfin la plus

douloureuse, une blessure à la main droite. Que j'ai souffert, que j'ai souffert le martyre tant que je n'ai pas été opéré. Tu me parles de Léon, il a eu de la chance de ne pas être à son régiment car il était en liaison avec nous. Ma chère Marguerite je ne pourrai pas t'écrire tous les jours car cela me fatigue, je ne suis pas costaud. Mets un billet de cinq francs pour m'acheter des oranges car j'ai tout perdu.
Enfin Ma chère Marguerite, vis en paix maintenant avec ton petit gars, garde le bien pour qu'il nous aide plus tard, je ne suis plus au chemin des balles et des obus, dors l'âme tranquille, il n'y que moi à endurer les souffrances. Ton chéri que te bise et que tu reverras un jour. Henri

**HV 1918 4 / Henri VERTADIER / Marguerite VERTADIER / 25 -06-1918**

Ma chère Marguerite. Je viens de recevoir une carte datée du 23 juin, tu t'impatientes parce que je n'écris pas assez souvent, mais c'est pas facile, surtout avec la main gauche. Puis j'ai peine à me tenir sur mon lit, j'ai tellement perdu de sang que je suis faible, même des tournements de tête car je suis assez assommé par l'explosion. Je t'en prie, ne me demande pas l'impossible. Une sœur m'a dit que tu avais envoyé une dépêche hier au sujet de ma santé, tout va à peu près pour le moment. Avec le temps et la patience, malgré beaucoup de souffrances, je parviendrai bien à guérir, quoique bien mutilé. Je suis content d'avoir la vie, surtout pour toi ma Chérie, et puis ce pauvre petit gars qui aurait jamais connu son père, pauvre petit chéri.
Je vais te dire que je mange très bien, un bon appétit. Même à l'ambulance, au sortir de l'opération, je réclamais à manger, mais monsieur Brézard n'a pas voulu. Jamais je n'ai eu de fièvre, c'est pour cela que je mange assez. La nourriture n'est pas mauvaise, seulement il y a du pain dégueulasse, quelle saloperie par exemple ! Je boirais assez souvent, d'ailleurs tous les blessés nous sommes pareils. Dans ta carte, tu me dis que tu veux venir, je vais te faire beaucoup de peine, enfin que veux-tu, je n'en puis davantage puisque l'on m'a arrangé comme ça. Encore je me souhaite heureux d'être encore en vie, si j'étais resté là-bas à sécher au soleil, que de tourments tu ne te serais pas faits, pourtant il en est resté !
Tu me diras si tu l'as écrit au frère Paul *(Ligne 354),* car moi je n'ai encore écrit à personne, qu'à toi, et j'en ai assez comme ça, une lettre comme ça me demande 3 heures. Ah que les jours sont longs ici sans pouvoir se remuer, quand donc pourrai-je me lever, à quand, à quand, à quand ? J'ai la tête bien lourde du côté droit, je n'écoute même pas bien de l'oreille droite, enfin avec le temps ça s'arrangera.
J'ai perdu également beaucoup de choses dans mon sac, il y avait mon attirail à raser, des photos dans une musette, de quoi écrire un an, de l'argent, une trentaine de francs, puis bien d'autres choses. Enfin vaut encore mieux la vie que tout ça, d'ailleurs je n'ai plus à y penser. Je ne suis plus pour y retourner, je ne suis plus pour être soldat. Ne sois pas si turbulente que ça quand tu n'auras pas de nouvelles, fais bien attention à ce petit gars. Ton chéri que te bise et pense à toi, ainsi que tous. Qu'est-ce que les parents en pensent ? Henri

*Les cartes ci-dessous de 1918 d'Henri Vertadier, écrites de la main droite pour la première, de la main gauche pour les trois dernières, montrent les progrès remarquables effectués par Henri en quelques mois à la suite de son amputation !*



Mardi, 1er Juillet 1918.

Ma Chérie

J'ai reçu une carte avant-hier me souhaitant ma fête, je tant remercie beaucoup.

Quand à moi, toujours au lit. Je ne peux pas encore me lever ; mais mes blessures se cicatrisent petit à petit.

Ce soir je te ferais une lettre, car ce matin je n'aurai pas le temps.

Enfin, à ce jour des nouvelles plus longues et en attendant des tiennes. Ton cher mari qui te bise ainsi que les ours.

Henri

Mardi, 17 Juillet 1918

CARTE POSTALE

CORRESPONDANCE

ADRESSE

Mr Bernard C. Jean 1918

Mon petit mari bien aimé

J'ai reçu ta petite lettre du 5, tu devant pas nous traiter pour aller au ; sans doute, Jean, aides à refaire les forces, tu bien comprise, et demande des nouvelles, la lettre a dix jours elles a mis longtemps a me reconduire, j'espère bien de me donner ça du deux 10 bas, il semblait que ta devais être tout ouvert

Je voudrais aussi des nouvelles fraîche plus vieille, pour avoir d'avoir ta journée et tout ce qui est plus intéressant, rien à l'effet que tu pourras dans des nouvelles d'avoir d'avoir ton attendant

Ce soir j'ai reçu une petite chez de bout heureusement, bien mieux que pour ta journée qui pour ainsi dire

Mardi, 17 Juillet 1918

CARTE POSTALE

CORRESPONDANCE

ADRESSE

Mr Bernard Jean

Eh ! bien quoi de neuf ? à la Gousse ainsi, tout va assez bien. Quand à moi, je pense d'être au prix de vous, et ensuite je pense d'être au prix de vous, et ensuite je vais à l'appareillage, à la Réforme, et je pense que pour le 1er Janvier je serais définitivement auprès de vous autres.

En attendant la guérison s'approche et qui n'est pas trop tôt.

Je vous embrasse

Henri

Vendredi 29-11-18.

CARTE POSTALE

CORRESPONDANCE

Chère Bien-aimée

Je pensais d'être avec vous autres cette semaine, pourvu que j'y sois bien l'autre, cela est si tellement long, puis nous sommes si tellement nombreux, car j'ai passé à la photothérapie, puis devant un autre major pour être bon à l'appareillage, ce matin j'étais encore convoqué pour aller à une conférence de rééducation, enfin demain le mesures de mon vau au moulage, puis je suis été donné les mesures de mon bras, place Dellile chez Étienne, mais je pense que maintenant tout est fini. Ici, liberté de tout, on mange ou on couche si l'on veut, d'ailleurs la moitié sont en civil, pas exemple la nourriture ne vaut pas

A St Etienne. Enfin à peut-être à Bientôt

Bons Baisers à vous

Henri

**HV 1918 6 / Henri VERTADIER / Marguerite VERTADIER / 08 -07-1918**

Ma chère Marguerite. Aujourd'hui, je te réponds par lettre, j'ai le temps. Ce matin on a refait mes pansements, j'espère que dans un mois je ne garderai pas le lit, ma jambe ira beaucoup de mieux. Que c'est long dans un plumard, maintenant je peux me remuer un peu. Il est arrivé de nouveaux blessés samedi, près de 300 pour les hôpitaux de Saint Etienne. Ma salle est complète, ce sont presque tous des blessés par des balles aux jambes ou aux bras, tu comprends que ceux qui sont touchés par le corps, ils y restent. Aujourd'hui, il y a une commission de l'armée qui doit passer pour vérifier les blessés complétement guéris, gare, il va y avoir du vidage...

Petit Louis a deux petites dents, il va te mordre maintenant, tu n'as pas fini de jurer. Bientôt un mois que je suis ici…je n'ai pas regardé ma jambe ce matin, il y a une grande cicatrice car ça ne guérit pas d'un jour à l'autre, alors la patience ! Tu me dis que Valluche se marie mais avec laquelle ?

Oui cette jeune dame ainsi que Mlle Catherine sont toujours ici, qui nous soignent et font nos pansements, elles me parlent toujours du petit gars. Il y a la jeune femme brune, tu sais ce matin elle m'a dit que cela la fâchait beaucoup de ne pas avoir d'enfants. Oui un petit gars comme le nôtre c'est si mignon, cela fait renaître le bonheur dans la famille, le pépère qui l'aime tant, vivement que je puisse aller vous voir. Je crois que tu es plus tranquille à me savoir à l'hôpital que dans l'Oise.

Comment ça, vous avez déjà fini vos foins, et le tonton ! ...Maintenant vont venir les grains, l'avoine doit être belle. Tu me dis que François Terraillon a aidé au papa, il fallait lui donner un paquet de tabac, mais il y en a peut-être plus du gros. C'est tout pour aujourd'hui, celui qui t'aime et pense à toi. Des nouvelles aux amis.

**HV 1918 7 / Henri VERTADIER / Marguerite VERTADIER / 09 -07-1918**

Ma chère Marguerite. Encore aujourd'hui quelques nouvelles, hier une commission est passée pour faire partir les moins blessés. Je vais te dire, un qui est arrivé il y a 3 jours, c'est-à-dire samedi, une balle qui avait traversé la cuisse sans rien toucher d'organes, la commission l'a pris bon, hier. Ah ! ils ont dit : « dans 8 jours guéri, dix jours de convalescence, dix jours de permission de détente, cela fera un mois, bon inscrivez. » Inscrivez, voilà un pauvre diable qui a trois blessures, il va falloir y retourner, reviendra t'il toujours comme cela. Quant à moi ils ont dit : « Celui-là c'est fini pour lui, ah quel veinard ». Tu ne vois pas qu'ils m'appellent veinard avec une main de moins. Je ne dis pas contre ceux qui sont tués, mais auprès d'autres blessés, je ne suis pas un veinard. Que va-t-il se passer pour vider les plumards ? Pour quelle offensive, boche ou bien française ? C'est tout pour aujourd'hui je te bise. Henri.

**HV 1918 8 / Henri VERTADIER / Marguerite VERTADIER / 13 -07-1918**

Ma chérie. C'est avec plaisir que j'ai reçu de tes nouvelles hier, une lettre datée du 10, ainsi qu'un colis de gâteaux. Quant à moi, toujours de même, j'en ai encore pour quelques temps, mes pansements sont faits maintenant les jeudis et les lundis. Je ne souffre pas trop des autres blessures, sauf le bras droit. Le vieux chirurgien est parti en vacances. Tu me parles de tes gâteaux, oui assurément tu pensais à autre chose.

Ils ne sont pas si bons sans sucre qu'avec du sucre. Tu me diras combien il pesait, car il me semble qu'il ne devrait pas peser plus d'un kg. Enfin pour une fois ça passe, mais une autre fois, pense au sucre.
J'ai reçu également une longue lettre d'Amédée, et aujourd'hui beaucoup de nouvelles, Louis, Lucie, Auguste M (1) et aussi papa Tonin (2). Il me parle du petit gars qu'il est mignon, maintenant qu'il veut aller tout le temps avec lui, et puis courir aussi. Pour la chasse, j'ai vu dans le journal qu'elle s'ouvrirait peut-être pas cette année, mais ce n'est pas ce qui peut empêcher d'en manger. Vivement la Toussaint, je ferai toujours bien le chien si je ne fais pas autre chose. Demain 14 juillet, saint Henri le 15, dans l'attente de tes nouvelles, celui qui t'aime et t'embrasse ainsi que tous. Henri

(1) *Amédée Magistry Ligne 234 / Louis Delage, son beau-frère Ligne 127 / Lucie, sa sœur, épouse de Louis Delage / Auguste Malterre Ligne 248*

(2) *Antonin, le père d'Henri.*

**HV 1918. 8b / Henri Vertadier / Marguerite / 16-07-1918**

Ma chérie. J'ai reçu une carte avant hier me souhaitant ma fête, je t'en remercie beaucoup. Quant à moi, toujours au lit. Je ne peux pas encore me lever, mais mes blessures se cicatrisent petit à petit. Ce soir je te ferai une lettre car ce matin je n'aurai pas le temps. Enfin, à ce soir des nouvelles plus longues, et en attendant des tiennes. Ton cher mari qui te bise ainsi que tous. Henri.

**HV 1918 9 / Henri VERTADIER / Marguerite VERTADIER / 16 -07-1918**

Ma chère épouse. J'ai reçu une carte ce matin me disant qu'Alice Valluche (1) avait trouvé un poilu dans le train et qui sortait d'ici. Je ne le connais pas, il n'était pas de ma chambre. Car pour dire que je me lève ce n'est pas vrai, oui, je vais dans le couloir comme tu m'as vu sur une chaise longue, je ne peux pas me tenir sur ma jambe. Tu comprends, aller dans le couloir ils appellent ça se lever, pour moi c'est lever coucher ; se lever c'est se tenir sur les quilles, voilà bientôt quarante jours que je suis au lit, et c'est long.
Il fait une chaleur dans ce plumard, un temps d'orage. Le 14 juillet il a fait un orage terrible ici, et presque tous les jours. Maintenant que je voudrais que ma guibolle soit guérie pour pouvoir me lever et marcher, alors que mon bras gauche est complètement guéri. Il en reste 3 cicatrices, encore heureux qu'il n'a pas eu trop de mal. Quant à la poitrine côté droit, cela va beaucoup mieux également. Dans mon petit coin comme tu l'as vu je pense à bien des choses, bien des idées me passent par la tête, j'ai le temps de songer car jamais je ne m'endors avant minuit. Je trouve le temps long, parfois je regarde mon bras droit et je ne vois plus ma main, ma pauvre main, où est-elle ? Dans l'Oise peut être, mangée par les rats ! Cela me fait quelque chose, cette guerre qui nous a enlevé notre gagne-pain. Des moments, quand je voyais une auto sanitaire passer, je me disais mais quand donc aurai-je la bonne blessure pour monter là-dedans ? Elle est venue la terrible blessure, trop

terrible, car j'avais assez de ma jambe. Enfin mon sort était celui-ci, je n'étais pas pour être tué, mais souffrir aux cruautés de la guerre, de cette barbarie.
Ton chéri qui te bise sans oublier le petit gars et les parents, des nouvelles aux amis
Henri *(1) Sœur de Julien Valluche MPLF en 1916 Fiche N°40*

**HV 1918 10 / Henri VERTADIER / Marguerite VERTADIER / 19 -07-1918**
Ma chérie. Encore quelques nouvelles pour aujourd'hui. Tout doucement ça va. Hier nous attendions un formidable train de blessés, ils sont arrivés hier soir. Où je suis, c'est complet. Maintenant pas un lit de vide (hier matin sur ma salle de 12, nous n'étions plus que 5). Ils viennent tous de la direction de Château-Thierry.
J'ai reçu des nouvelles de Jules Parry (*Ligne 279*), quant à lui tout va bien, sauf les taubes qui viennent leur rendre visite. Seulement il parle du pauvre Charleuf que j'ai vu dans l'ambulance, il me dit qu'il est grièvement blessé et qu'il est peut-être mort. Savoir si c'est vrai, ne veulent-ils pas me le dire. Nous étions bien ensemble, il a deux enfants, il est de mon âge je crois. Quelle triste vie, si tu peux avoir des nouvelles par la femme de Parry, tu me le feras savoir. Toujours de la chaleur, celui qui t'aime et qui t'embrasse. Henri

**HV 1918 11 / Lucien LEROUX / Henri VERTADIER / 20 -07-1918**
Cher Henri. J'ai été heureux d'avoir de tes nouvelles, et puisque te voilà sauvé de la mort, malgré que tu sois si malheureusement privé de ta main, vaut encore mieux cela que d'être ad patres (1), avec un petit jardin sur le ventre, et je suis sûr que ta femme malgré tout en est contente. Comme nouvelles ici, nous avons appuyé sur Montdidier, et sommes toujours en demi-repos. Pour mon compte toujours au même business, et je ne m'en plains pas. Tu sais, comme tués, il y en a eu. Il y a eu du renfort qui est venu. Bref je ne connais plus personne, même mon cabot. Au rapport on a lu que tu étais amputé et médaillé.
Mes compliments à Madame Vertadier et bonne santé au petiot. Je te serre amicalement la main, et crois mon cher à toute une bonne amitié. Lucien
*(1) Locution latine signifiant « chez les ancêtres ».*

**HV 1918 11 bis / Henri VERTADIER / Marguerite VERTADIER / 26 -07-1918**
Ma chérie Hier j'ai reçu beaucoup de lettres, mais elles ne sont pas fraîches, du 16 et 17 juin. Elles ont passé par Pont-Saint-Esprit (Gard), une d'Amédée, de Louis et Lucie, d'Auguste, de Paul le frère, une que je sais pas qui l'envoie, puis des nouvelles fraîches de la Faye (1), puis une de mon ami Lucien Leroux. Quant à toi deux jours sans nouvelles, peut être aujourd'hui.
Ici pas grand-chose de nouveau, des blessés en pagaille. Pour moi, un peu de mieux, ma jambe suppure toujours par un trou d'où il a dû rester un éclat, car il en sort des petits débris d'étoffe qui ont été poussés par l'éclat. Elle ne me fait pas mal, mais le bras ! Toujours cette douleur, cependant il sera guéri avant la jambe car il n'y a pas grand-chose à refermer maintenant, comme une pièce de deux francs seulement. C'est cette douleur, comme un rhumatisme !

Comme je viens de te le dire, j'ai des nouvelles de ma compagnie. Beaucoup de nouveaux, presque la moitié ont été tués ou blessés, beaucoup de ma section, car c'est elle qui a eu le choc. Sur la route j'ai été un des premiers blessés, mais après, j'ai encore eu le courage de me trainer, de me sauver de cela, sans quoi où serais-je en ce moment ? ...Ils sont du coté de Montdidier ; au rapport le 16 juillet ils ont lu ma citation à l'ordre de l'armée, mon amputation, mes décorations avec palmes, c'est Leroux qui me le raconte. Plus grand-chose à te dire, que j'attends de tes nouvelles, tu me parleras du nouveau de la moisson. Celui qui pense à toi et qui t'aime pour la vie. Bons baisers à tous. Henri (1) *Village de Mainsat d'où était originaire Marguerite*

**HV 1918 12 / Henri VERTADIER / Marguerite VERTADIER / 30 -07-1918**

Ma Chère Marguerite. Aujourd'hui, j'ai tout de même de tes nouvelles, hier et avant-hier je n'ai pas eu de tes nouvelles, seulement une carte qui est arrivée en retard. J'ai reçu deux cartes, une du 27 et l'autre du 28. Ici la chaleur revient, il a passé quelques jours il faisait bon au plumard. Que le temps est long, voici bientôt 2 mois le 10 prochain, que je suis au lit, cette jambe qui ne guérit pas vite. Mlle Catherine est rentrée de congés. Il est arrivé un train entier de blessés hier soir, aujourd'hui, il y a un train pour Marseille, pour ceux qui peuvent marcher, ceux qui commencent à aller mieux. Ne fais pas perdre les cartes que je t'envoie, nous les mettrons dans un album, cela nous rappellera des souvenirs. Si vous n'avez plus de farine, que vont dire les quelques clients ? Peut-être en aura-t-il amené de Chambon ? Petit Louis profite bien que tu me dis, il va devenir un colosse s'il continue. Puis il s'en donne la peine, tant mieux, vaut mieux le voir comme ça que mégrillo, nous avons assez de malheurs comme ça

Tu me dis que le pauvre Charleuf est mort, je l'ai laissé à l'ambulance à Ognon, sans doute qu'il est mort là, je l'ai vu là pour la dernière fois, quand il m'écoutait me plaindre. Il m'a bien connu, il m'appelait : « Vertadier tu es là ? ». Je lui ai répondu, mais je souffrais si tellement que j'ai demandé à être opéré de suite, ce qui fait que je ne l'ai plus revu, puis nous étions au ¾ mort et nous souffrions comme des martyrs. Nous n'avons pas pu nous comprendre, que c'est triste de mourir si jeune, dire qu'il est resté là-bas comme tant d'autres comme lui.

Il y a déjà quelques temps que je n'ai plus de gâteaux, envoie m'en un petit gâteau de Savoie, avec d'autres petits comme tu m'en as déjà envoyés, n'oublie pas le sucre. N'oublie pas de m'écrire, tu n'as qu'à mettre le gosse dans la cave, comme ça tu auras la patience (qu'est-ce que tu en dis de ça ?)

Je te taquine et voudrais te biser. Henri.

**HV 1918 13 / Henri VERTADIER / Marguerite VERTADIER / 31 -07-1918**

Ma Chérie. Malgré ma longue missive de hier, je te fais savoir de mes nouvelles aujourd'hui, la chaleur est revenue, et toujours cette jambe qui ne guérit pas vite, et j'ai toujours des douleurs. Dans ce bras on dirait que j'y ai un nid de fourmis, pourtant la nuit je ne souffre pas. J'ai bon appétit, je mange bien, je n'y comprends rien. Pourtant voici deux mois que je suis blessé, mais ce n'est rien encore auprès d'un qui est dans une salle voisine. Quelque chose de surprenant, voici 8 mois qu'il est au

lit, le bras droit coupé au-dessus du coude, la jambe droite également blessée, mais alors sérieusement que l'on a été obligé de lui visser les os de sa jambe moitié écrasée, un boulanger comme moi, huit mois de plumard. Oh là j'en frémis, s'il fallait demeurer si longtemps.
Comme surprise hier soir j'ai eu la visite de Mlle La Comtesse Clothilde DEVERDALLE (1) avec une de ses parents. Elle m'a surpris, j'étais dans un petit coin en train de lire, elle a été ravie, malgré toutes mes blessures, de me trouver assez gai. Je ne sais, ses yeux avaient des larmes, elle m'a donné une boite de cigares du Mexique, je ne sais où elle a pris ça. Je l'ai trouvée satisfaite, elle s'est retournée deux fois en s'en allant, puis elle est partie. J'ai vu qu'elle avait eu beaucoup de contentement de me voir, je n'aurai pas cru ça. Pas grand-chose de nouveau. Celui qui t'aime et te bise. Henri. (1) *La Comtesse Clo, auteure de plusieurs romans, dont Antoine de Matharel nous a parlé dans le livre précédent.*

**HV 1918 14 / Henri VERTADIER / Marguerite VERTADIER / 01 -08-1918**
Ma chérie. Ayant reçu de tes nouvelles, une lettre datée du 29, je t'en fais savoir des miennes. Je souffre actuellement de l'oreille droite qui jusque-là ne m'avait pas fait mal. J'en avais été abasourdi par l'explosion, et même les premiers temps je n'en écoutais pas beaucoup. Voilà que cette nuit elle m'a réveillé, puis elle me fait mal, elle coule, je ne sais quoi en dire. Mlle Catherine m'a mis quelque chose dedans et m'a dit que ce ne serait rien. Il me fallait encore cela …Hier il est arrivé des blessés, presque rien que des amputés. Ah quelle guerre terrible ! Voici quatre ans que ça dure, six ans que j'ai passés dans la vie militaire ! Comme ça tu me dis que le papa n'a pas trouvé de farine, vous voilà beau ! Enfin peut être qu'à l'heure actuelle vous en avez. Quand donc la fin de cette tuerie ?
Ma chérie je termine car je ne suis pas bien dispo aujourd'hui. A demain, cela ira peut-être mieux. Celui qui pense à toi et te bise. Henri

**HV 1918 15 / Henri VERTADIER / Marguerite VERTADIER / 04 -08-1918**
Ma Chérie. Ayant reçu de tes nouvelles hier soir, je t'en fais savoir des miennes qui sont à peu près les mêmes. Ma jambe ne guérit pas vite, je crois qu'il y a encore quelques éclats car cela suppure toujours, il faut attendre quelques temps de plus. Quant à mon oreille, elle me fait moins mal. Depuis qu'il est tombé cette eau, le temps est sombre, et il en tombe encore.
Ta lettre que j'ai reçue hier soir, je l'ai déjà égarée, elle est tombée et on l'a balayée, alors les adresses encore perdues, pas de chance. Dans ta lettre tu me parles de la farine, quant aux sacs vides, il ne faut pas les garder. À ce prix-là tu comprends, il faudra les lui réexpédier. Tu me diras combien que vous payez la farine ? Tu me feras également savoir comment est cette farine. Tu me parles aussi pour me rapprocher, d'ailleurs je ne suis pas guéri de ma jambe, si je pouvais me servir des béquilles, mais comme je ne peux pas, je suis obligé d'attendre la guérison. Puis on n'a plus le droit de demander, cela est passé dans les journaux, même les amputés. Ce qui fait que quand ma jambe sera guérie, je serai bon pour aller à l'appareillage me faire remettre une main. On n'a plus le droit de demander à se rapprocher, c'est

une combine, à part car hier il en est parti pour Moulins. Ah, sur quatre anciens que nous sommes restés dans la salle, il n'y a que moi qui ne me lève pas. A demain d'autres nouvelles, je te bise. Henri.

**HV 1918 16 / Henri VERTADIER / Marguerite VERTADIER / 10 -08-1918**

Ma bien Chère Margot. Aujourd'hui, je te fais savoir de mes nouvelles, cela ne va pas plus mal. Ici toujours des blessés en pagaille, ces jours-ci il en part pour le midi, il faut vider les hôpitaux pour en recevoir du front. Sans doute encore quelque chose se prépare, pourvu que je ne parte pas également. Enfin que veux-tu, il faut débarrasser, seulement j'aurais préféré ici, et aussitôt guéri aller à Limoges ou Clermont-Ferrand, au centre d'appareillage. Beaucoup partent pour Marseille, moi c'est Sannat que je veux pour être auprès de ma petite famille. Avez-vous moissonné le froment ? Hier je suis allé dans le couloir sur une longue chaise, au moins 19 jours que je n'y avais pas été. Je termine en t'embrassant tendrement ainsi que le petiot. Henri

**HV 1918 17/ Henri VERTADIER / Marguerite VERTADIER / 14 -08-1918**

Ma Chère Marguerite. Encore quelques nouvelles pour aujourd'hui, c'est le jour des pansements. Celui que je t'avais parlé, tu sais celui qui est blessé comme moi, il est venu dans ma salle. Ce n'est pas huit mois comme je t'avais dit, mais 14 mois qu'il est blessé. Il me l'a raconté, il a souffert de sa jambe, il avait été mal opéré, c'est au bout de huit mois qu'ils ont recommencé l'opération. Dans la lettre d'hier, tu me parles des disparus, Lacombe *(MPLF N°25)* n'a pas écrit et le petit Chirade *(Blaise Chirade : ligne 95)* non plus, dans tes prochaines lettres tu m'en parleras. A Sannat quoi de nouveau ? Pas trop de chose à te dire maintenant. En attendant celui qui pense à toi et te bise. Henri

**HV 1918 18 / Henri VERTADIER / Marguerite VERTADIER / 17 -08-1918**

Enfin aujourd'hui bien décidé à te faire une longue lettre. J'ai l'autorisation de me lever sur une chaise, ne pas forcer la jambe pour commencer car elle n'est pas cicatrisée. Quel bonheur de se lever, tu peux le croire après 72 jours de plumard, 72 jours ! Je vais roder dans la salle, je m'ennuierai moins. Cela n'est pas de même pour mon bras, il est guéri, plus de plaie, mais il faut une autre opération (il ne faut pas s'effrayer). Je vais te conter l'affaire, ce qui me fait mal, c'est tout simplement le nerf du bras, et il se trouve sous la peau. Alors une fois rentré dans le bras il ne me fera plus mal, puis il le faut, il le faut pour que le moignon se fasse bien et que pour l'appareil ne me fasse pas mal. Maintenant je ne peux te dire quand ils vont m'opérer, mais je te le ferai savoir aussitôt.

Je vais te dire également que je ne pense pas quitter l'hôpital, et que je vais y passer jusqu'à ma complète guérison, je le désire,1°car bien soigné par ces dames, 2°un bon chirurgien, cela va être lui qui va m'opérer, 3° bien nourri, oui bien nourri.

Hier j'ai eu des nouvelles de Luquet, il est revenu à son régiment. Il me dit qu'ils ont fait une chasse de 40 kilomètres aux Boches. A demain d'autres nouvelles, celui qui t'aime et qui pense à toi. Henri

**HV 1918 19 / Henri VERTADIER / Marguerite VERTADIER / 22 -08-1918**

Ma Chérie. J'ai reçu hier une lettre du Papa. Moi, je suis déjà levé, à quatre heures du matin, impossible de se rendormir. Je vais te dire que c'est dimanche, que l'on va m'opérer avec plusieurs autres comme moi. Ce sera la dernière fois que je pense à monter sur le billard à se faire charcuter, je le suis assez comme ça. Ce n'est pas ici que l'on va m'opérer, c'est dans un autre hôpital mais je ne sais où. (1)

Quant à sortir, je ne pense pas encore. Enfin quand je pourrai, je tâcherai de te trouver du chocolat. Aussi j'irai voir si je trouve des amorces à la manufacture. Papa pensait que je serai guéri pour pouvoir manger une friture. Tu diras au Papa qu'il sème de la salade d'hiver, des choux cœur de bœuf, choux d'York et bacalan. Car c'est pour te dire que ce sera mon plus grand plaisir de jardiner, et puis de cultiver, car la boulangerie je ne puis encore rien en dire, mais cela est peut-être bien fini pour moi. Enfin on verra, que papa sème toujours les graines.

J'ai eu des nouvelles d'Amédée Magistry. Il a changé de régiment, il est au 104ème régiment normand, cela ne va pas comme au 305ème, il se plaint beaucoup, sa division est dissoute. Celui qui pense à toi, bons baisers. Henri.

(1) On se pose la question, l'anesthésie existait-elle en 14-18 ? La réponse est la suivante : « *Les premières utilisations de l'anesthésie par les chirurgiens militaires français en campagne datent en fait de la guerre de Crimée (1854-56). La première guerre mondiale voit apparaître aux côtés du chirurgien, qui jusque-là pratiquait lui-même l'anesthésie avant d'opérer son malade, un aide anesthésiste qui utilise alors le mélange éther-chloroforme ou le chlorure d'éthyle* ». (Club de l'histoire de l'anesthésie et de la réanimation)

**HV 1918 20 / Henri VERTADIER / Marguerite VERTADIER / 26 -08-1918**

Ma Chérie. Opération faite hier. Quelle triste nuit que j'ai passée, que des souffrances mon Dieu ! Je ne peux t'écrire davantage, je suis encore trop souffrant. Demain peut-être, j'irai mieux. Que de souffrances ! Oh la-la ma pauvre chérie !

Je t'embrasse bien ainsi que mon petit gars. Henri

**HV 1918 21 / Henri VERTADIER / Marguerite VERTADIER / 27 -08-1918**

Ma chérie. J'ai été opéré dimanche matin vers 10 heures, dans une clinique d'un hôpital voisin. J'ai été endormi à l'éther, ce qui m'a rendu malade. Je ne voulais pas me sauver, j'étais ligoté comme un forçat sur le billard. Puis enfin le moment a été venu de m'endormir, un masque m'était mis sur la figure, puis 3 ou 4 respirations, j'étais mort, non sans avoir ressenti des coups durs dans les oreilles, trois coups de sonnettes. Enfin je ne peux pas t'expliquer, et une fois réveillé, vomir et souffrir, piqûres à la morphine, pastilles à l'éther pour me faire dormir. Au revoir Chérie, celui qui t'aime, bons baisers. Henri.

**HV 1918 22 / Henri VERTADIER / Marguerite VERTADIER / 31-08-1918**

Ma chérie, je crois qu'à l'heure actuelle tu dois être rassurée à mon sujet. Quant à venir me voir, ce n'est pas la peine. Si j'allais plus mal oui, mais je vais bien, t'en fais pas, nous passerons l'hiver ensemble, je serai auprès de toi. Tu me parles de ce

petit coquin, ils se battent avec Ninette, la bataille ne doit pas être bien terrible. (1) Il commence bien à marcher tout seul maintenant. Bons baisers. Henri.

(1) *Ninette (Antonine) est décédée l'an dernier, en 2017, à l'âge de 101 ans. Fille de Louis et Lucie Delage, elle était la cousine germaine de Lili. En août 1918, Ninette avait 2 ans et 2 mois, Lili 10 mois.*

**HV 1918 23 / Henri VERTADIER / Marguerite VERTADIER / 10-09-1918**

Ma Chère épouse. Aujourd'hui, je vais t'écrire plus longuement. Je commence à me relever, pourvu que cela ne revienne pas à m'abattre, mais je ne pense pas. Un qui a été opéré comme mois de la jambe gauche, il lui est venu un abcès, il souffre encore plus que moi. …Cela fait déjà 16 jours aujourd'hui comme je t'ai dit, seuls les nerfs me taquinent de temps en temps.

Parlons un peu nouvelles, tu me dis que vous avez trouvé de la farine à Farouille, où ça se trouve Farouille, je ne m'en souviens plus, de l'autre côté de Mainsat je crois ? (Enfin tant mieux si vous pouvez en trouver un peu). (1)

Comme ça Chirade est prisonnier, le pauvre Lacombe l'est peut-être aussi. Tu me dis que t'aime mieux me savoir mutilé à l'hôpital. Quand j'ai été blessé, quelques jours après mon régiment attaquait, et tu te rappelles, je t'ai dit qu'il y avait eu beaucoup de tués et de blessés, et de nombreux morts. J'aurais bien pu attraper quelque chose de plus grave, et je serais peut-être en train de sécher au soleil. Enfin cela a été ma destinée, rien à faire, aucun remède.

Tu me dis que vous avez goûté de la perdrix, quant à moi elle m'est passée sous le nez, cela m'étonne comme tu ne m'as pas envoyé des plumes. Qu'il me plait notre petit gars, je regarde souvent les photos. Qu'il a les pieds larges, il est rigolo, il me plait trop, je voudrais pouvoir le tripoter un peu. Bons baisers. Henri

(1) *Le moulin de Farouille se trouve sur la Tardes, sur la commune de Lussat, à la limite de Tardes et de Chambon.*

**HV 1918 24 / Henri VERTADIER / Marguerite VERTADIER / 15-09-1918**

Ma bien Chère aimée. Depuis quelques temps il ne vient plus de blessés, la ville est consignée, il y a la grippe espagnole. (1) Demain, j'aurai peut-être quelques mots de toi, demain ouverture de la chasse. Celui qui t'aime et pense à toi. Bons baisers à tous. Henri

(1) *La grippe espagnole (en fait originaire de Chine et arrivée en Europe via les Etats-Unis) fit beaucoup plus de morts que la guerre à l'échelle mondiale : 50 millions contre 10 millions, mais moins que la guerre en France (200.000 contre 1.400.000). Elle sévit de l'automne 1918 au printemps 1919, et toucha surtout les jeunes adultes.*

**HV 1918. 17 / Henri Vertadier / Beau frère et sœur / 17-09-1918**

Eh ! bien quoi de neuf ! A la Toussaint je pense d'être auprès de vous et ensuite j'irai à l'appareillage, la réforme, et je pense que pour le 1er janvier je serai définitivement auprès de vous autres. En attendant la guérison s'approche et qui n'est pas trop tôt.

Je vous embrasse tous. Henri.

**HV 1918 25 / Henri VERTADIER / Marguerite VERTADIER / 25-09-1918**
Ma chère Marguerite. J'ai reçu de tes nouvelles encore hier, que veux-tu que je te raconte avec un temps pareil, il est tombé de l'eau toute la journée. Aujourd'hui il part des permissionnaires, hier nous avons assisté à une petite scène qui a été donnée par une petite troupe de passage. Elle a eu lieu dans un ancien théâtre, puis ensuite ils sont venus chanter quelques chansons même dans nos chambres. Ce matin je me suis levé de bonne heure, ma jambe va de mieux en mieux. Tu me dis que vous allez prendre la batteuse, tu me diras si vous avez toujours le grain de l'année dernière. Bons baisers à tous. Henri

**HV 1918 26 / Henri VERTADIER / Marguerite VERTADIER / 01-10-1918**
Ma chérie. Je recommence ma lettre, je me suis juste levé pour boire le café, et je suis revenu au lit pour t'écrire. Hier je suis allé chercher des effets pour pouvoir sortir, qu'est-ce qu'ils voulaient me donner, j'aurais eu honte de sortir avec ces guenilles. Mais je me suis débrouillé, j'ai trouvé une capote presque neuve, et je vais en faire une veste. Je ne sais pas ce qu'il va me prendre le tailleur, mais ce ne sera toujours pas 106 francs comme une tenue. Comme ça Auguste M (*Malterre*) est évacué, je vais pouvoir lui donner de mes nouvelles. Aujourd'hui c'est la batteuse, il ne fera pas mauvais. Enfin espoir, à bientôt la guérison complète, et bientôt la fin de la guerre que je pense ne peut pas être longue maintenant. Bons baisers. Henri

**HV 1918 27 / Henri VERTADIER / Marguerite VERTADIER / 05-10-1918**
Voici deux jours que je n'ai pas donné de mes nouvelles. J'ai attrapé la grippe, et cela m'a pris jeudi soir. J'avais de la fièvre à plus de 40 °, mais ce matin ça va mieux, on me dit que c'est la grippe française. Beaucoup l'ont ici également, aussi dans les autres hôpitaux. Il en meurt même beaucoup. Cette nuit il devait venir un train de blessés, mais il n'est pas venu avec cette grippe qui se propage un peu partout.
Ici il commence à ne pas faire chaud, même froid, la Toussaint approche. Il a fallu encore que j'attrape cette grippe, je vais demeurer encore quelques temps au lit. J'avais bien besoin de ça. J'ai donné ma capote pour me faire une veste, il me demande 23 francs. En attendant de tes nouvelles, ton chéri qui te bise. Henri

**HV 1918 28 / Henri VERTADIER / Marguerite VERTADIER / 10-10-1918**
Ma chérie. J'ai reçu une longue missive hier soir datée du 7. Cela va beaucoup mieux, encore heureux, je m'en suis tiré comme ça, il y en a que cela tourne en pneumonie. Qu'il meurt du monde ici ; tous les hôpitaux sont consignés, plus de permissions.
Tu me dis que vous allez ramasser les pommes de terre, où elles sont cette année ? Et ton petit rouf, il te fait toujours enrager, quel petit coquin, qu'il doit être rigolo. L'année dernière nous étions en Lorraine au camp de Safaix, à côté de la Moselle, que de changement depuis ! Quand donc allons-nous nous voir, le temps me dure, à quand, à quand, tout me dégoûte, maintenant, j'ai le cafard. Enfin en attendant, ton chéri qui te bise. Henri

**HV 1918 29 / Henri VERTADIER / Marguerite VERTADIER / 12-10-1918**

J'ai reçu encore de tes nouvelles hier soir. Je vais de mieux en mieux, je vais te dire que nous avons mangé les perdrix, nous étions trois, cela nous a beaucoup fait manger car il y avait une boite de champignons avec, c'était épatant. C'est une épicière qui nous a fait ça, tu parles d'un bon gueuleton. Ma chérie, je te remercie beaucoup pour cet envoi. Tu me dis d'apporter un petit fusil de bois pour le petit, oui, mais quand je vais aller vous voir, maintenant tout est consigné avec ce choléra qui existe. Je vais te dire que ma veste est faite, cela m'est revenu à 30 francs, puis un pantalon 10 francs et un képi 8 francs, des insignes de médailles, tout ça tout compté, tu vois l'argent ce n'est pas rien. Tu n'as pas besoin de t'inquiéter de trop, j'ai eu la grippe, elle n'a rien pu faire sur moi, heureusement que je n'avais pas de maladie, sinon cela j'étais fricassé. L'hôpital est toujours consigné à cause de cette grippe, ou plutôt ce choléra, personne ne peut sortir, on est comme dans une prison, que le temps me dure d'être sorti. (1)

Je te garantis, aussitôt déclaré guéri de ma jambe, je demande à partir à l'appareillage, je suis décidé, je vais aller à Clermont-Ferrand. Dans une prochaine lettre tu me diras également où sont les pommes de terre cette année. Tu me diras si Auguste est au pays. Je termine. Bons baisers. Henri.

*(1) La soudaineté de la maladie, sa dangerosité, firent douter les médecins qui en vinrent à parler de peste, ou de choléra. Certains supposèrent même que le virus avait été intentionnellement introduit par les Allemands !*

**HV 1918 30 / Henri VERTADIER / Marguerite VERTADIER / 23-10-1918**

Ma Chère Marguerite. Beaucoup de nouveau à te dire, je suis maintenant dans une annexe de l'hôpital, à la Visitation. Il doit arriver des grands blessés du front, ils vident l'hôpital. Mais ce n'est pas tout, je suis proposé pour aller à l'appareillage, dans 15 jours je pense être à Clermont-Ferrand. Ah, cette fois ci cela va beaucoup mieux, je boite un peu. À bientôt nous revoir le mois prochain, ne t'en fais pas maintenant. J'ai reçu des nouvelles d'Amédée du 16, il me dit que cela barde, que c'est attaques sur attaques, enfin il en tombe de ces pauvres malheureux.

**HV 1918 31 / Henri VERTADIER / Marguerite VERTADIER / 29-10-1918**

J'ai reçu un peu de tes nouvelles, tout va assez bien, sauf mon bras qui ne repousse pas. Pas besoin d'y penser, oh que cela m'est dur des moments ! Hier et aujourd'hui il fait beau, si cela fait comme ça à Sannat vous devez finir de ramasser les patates, car il commence d'être temps, puis pour ensemencer cela doit faire du travail au Papa. Pauvre Papa, il ne s'attendait pas à travailler comme ça sur ses vieux jours, que la guerre lui a été dure aussi. Puis encore, quand je vais rentrer, si j'étais valide ! Enfin vivement que je rentre pour voir un peu clair. Je ne vois pas grand-chose à te dire, celui qui t'aime et pense à toi. Bons baisers. Henri

**HV 1918 32 / Henri VERTADIER / Marguerite VERTADIER / 04-11-1918**

J'ai reçu de tes nouvelles encore hier. Hier, je me suis promené dans Saint-Etienne, ils avaient amené un tank sur la place de l'hôtel de ville pour souscrire à l'emprunt.

Je vais bien, je ne boite presque plus, pourtant j'ai une belle blessure ; il est arrivé beaucoup de blessés.
Je vais te parler de la farine, qu'ils veulent te faire prendre à XX de B. : c'est la préfecture qui voudrait que l'on se serve à XX de B. Tu n'as qu'à refuser cette farine, ce n'est pas la peine de travailler pour rien, surtout déjà que le Papa n'est pas bien fort. Je te garantis que si je pouvais m'en occuper directement, cela ne se passerait pas comme ça. Dans ta lettre tu m'annonces la mort d'Edmond (1,) mais par exemple je ne pensais pas qu'Emile (2) était tué. Pourtant maintenant je crois que c'est que l'affaire de quelques temps, nous les avons matés cette fois-ci, mais tout ça ne remettra pas les bras et les jambes coupés, et les millions d'hommes qui sont morts pour quelques assassins comme le KRONPRINZ (3). Ah le salaud, c'est celui-ci le coupable. Bons baisers à tous. Henri

*(1) Peut-être Edmond Ballet MPLF N°3 (2) Peut-être Edmond Victor Emile Dumas MPLF N° 18 (3) Fils de l'empereur Guillaume II et un des chefs de l'armée allemande.*

**HV 1918 33 / Henri VERTADIER / Marguerite VERTADIER / 06-11-1918**

Hier je n'avais pas encore de tes nouvelles, depuis le 1er tu n'as pas écrit, peut-être aujourd'hui ? Il fait beau temps, hier je suis allé à la Manufacture, c'est un joli établissement, vaste, seulement tu ne vois rien, tout est dans des rayons. Tu demandes ce que tu veux, alors une demoiselle te conduit à l'endroit, il y a même un ascenseur. (1) Alors j'ai demandé des amorces, mais point pas de douilles, non plus pas de cartouches, pour le petit fusil. J'y ai acheté tout simplement ma croix de guerre, étoiles en argent et bronze, palme, le tout 6,25 francs avec un insigne de blessé. De là je suis rentré de nouveau chez un autre armurier, rien non plus, sauf qu'il a voulu me donner des douilles, et encore parce que j'étais militaire, il m'a dit de ne point chercher d'amorces, peine inutile. Je suis allé encore au Palais de justice chercher une feuille pour ma médaille militaire qui vient du ministère de la guerre, cette feuille c'est pour ma pension.
Alors comme ça Paul a un cheval, et la pouliche du papa, elle doit être belle maintenant. La fait-il labourer, et la mère est-elle pleine ? Pour la farine, tu ne sais encore rien, maintenant le meunier ne veut pas vous en donner sans ordre du Préfet. Avant il en donnait bien, sans doute que cela a été dévoilé qu'il en donnait sans ordre, tu m'en parleras dans ta prochaine lettre ? Bons baisers, à demain d'autres nouvelles, ainsi qu'au petit rouf. Henri

*(1) Il s'agit de la célèbre « Manufacture Française d'armes et cycles de Saint-Etienne » : « Manufrance »*

**HV 1918 34 / H. VERTADIER / M. VERTADIER / 19-11-1918 / Clermont-Ferrand**

Ma chère Marguerite. Je veux te faire savoir quand même de ma situation. Parti d'Evaux à 8h40, je suis arrivé à Eygurande à midi et demi, après une heure d'attente je suis reparti pour Clermont et arrivé à 5 heures du soir. Cela ne marche pas vite, c'est plus direct qu'en passant par Montluçon. J'ai mangé hier soir dans un bistrot une côtelette de veau, puis du fromage que j'avais, enfin cela n'a pas été trop mal. Je me suis rendu à l'hôpital, je suis arrivé, je ne trouvais personne, alors je me suis

trouvé un plumard. Pas mal couché, je me suis mis à côté du poêle, assurément pas aussi bien que tous les trois, tu te rappelles deux jolies nuits avec ce petit coquin.
Ce matin, je me suis présenté, on a à faire à des femmes, elles m'ont donné une permission permanente pour sortir en ville, comme des civils quoi. Il faut que je me présente à la physiothérapie à 8 heures, nous sommes nombreux ici, à peu près 1000, il en part tous les jours, et il en rentre de même. Bons baisers à tous. Henri.

**HV 1918. 17 / Henri Vertadier / Beau frère et sœur / 22-11-1918**
Je pensais d'être avec vous autres cette semaine, pourvu que j'y sois bien l'autre. Cela est tellement long, puis nous sommes tellement nombreux, car j'ai passé à la physiothérapie, puis devant un autre major pour être bon à l'appareillage. Ce matin j'étais encore convoqué pour aller à une conférence de rééducation, enfin demain matin je vais au moulage. Puis je suis été donné les mesures de mon bras, place Delille, chez Papon, mais je pense que maintenant tout est fini. Ici liberté de tout. On mange, ou on couche, si l'on veut. D'ailleurs la moitié sont en civil. Par exemple la nourriture ne vaut pas St-Etienne. Enfin peut-être à bientôt.
Bons baisers à tous. Henri.

**HV 1919 1 / Henri VERTADIER / Marguerite VERTADIER / 06-02-1919**
Ma chère bien Aimée. Fais un bon voyage, avec un bon dégel. Comme ça le temps est changé, on pourra travailler un peu l'Ouche. Seulement plus de grives dans les buissons. Quoi te dire, je passe le conseil de réforme mercredi prochain, je passe également à la radiographie demain. Je monte à Richelieu le 12 courant, j'y suis bien pour une dizaine de jours. Ces jours-ci je n'ai fait que visiter des pétrins mécaniques, et de plusieurs marques. Baisers de celui qui t'aime. Henri

**HV 1919 2 / Henri VERTADIER / Marguerite VERTADIER / 12-02-1919**
Ma chérie. J'ai reçu une carte encore aujourd'hui. Je suis monté ce matin à Richelieu à 8 heures, je suis allé chercher deux couvertures et deux draps, une serviette, une cuillère et fourchette, et j'avais le numéro de mon lit, le 17, dans un joli bâtiment. Je suis dans la salle Russie, au 2ème étage, divisée en petites chambres qu'on y tient trois comme couchage. Cela est très bien, mais alors la nourriture c'est moche ! Je devais passer au 1er expert, penses-tu, il y en avait 47 à

passer, je n'étais même pas dessus, j'y retournerai ce soir, peut-être y aura-t-il une autre liste. Ce matin il en est passé 28, enfin ce sera peut-être aussi pour demain. A demain d'autres nouvelles. Bons baisers à tous. Henri

*L'hôpital temporaire Richelieu fut ouvert en août 1914 sur le site du Grand-Séminaire, rue Richelieu, à la limite de Clermont et de Chamalières. Il servit de dépôt de convalescents, et il abrita un centre d'appareillage.*

**HV 1919 3 / Henri VERTADIER / Marguerite VERTADIER / 20-02-1919**

Ma Chérie. Je voulais t'écrire hier, mais de contentement que j'étais, je n'en ai pas eu le temps, car j'ai passé le deuxième expert que mercredi à 10 heures. Je suis veinard, il m'a maintenu à 85 %, c'était celui-ci le principal, alors voilà ce qu'il m'a dit « je crois qu'avec ça tu peux être content. » Tu peux croire que je faisais le doux, il a voulu voir toutes mes blessures, il les a mesurées au centimètre. Tu peux croire que j'étais content, aussi je l'ai arrosé, cela valait le coup. Seulement avec cela ça me pousse à la semaine prochaine, car on passe que les empreintes tous les mardis, alors d'ici mardi je n'ai rien à foutre, je partirais bien, mais ça m'ennuie car il me faut un duplicata de mon billet individuel, car tu sais bien que j'ai perdu le mien. Cela me tracasse, j'ai presque envie de partir ce soir, enfin je vais voir.
Celui qui pense à toi et te bise, et le petit gars, comment va-t-il ? Henri V.

*Henri revenu au foyer conjugal, les échanges épistolaires cessent. La vie commune du jeune couple reprend. Deux autres enfants naîtront, Albert en 1920 et Suzanne en 1923. L'activité boulangerie, si elle ne cesse pas complétement, devient secondaire. Henri bénéficie, au titre de victime de guerre d'un emploi protégé. Il devient « Titulaire du débit de tabac », auquel sont adjointes les fonctions de « Débitant distributeur de papier timbré » et d'« Inspection des tueries particulières et des viandes destinées à la consommation publique». Cette vie enfin tranquille à Sannat sera hélas brève. Les séquelles de la guerre emporteront Henri dans la tombe quelques années plus tard, en 1925. Ce que reconnaîtront les pouvoirs publics tardivement, en 1980, en lui accordant la mention « Mort pour la France ». Marguerite se remariera en 1935 avec Joseph Mourlon, plâtrier-peintre, qui fut également notre garde-champêtre. Elle mourut en 1974 âgée de 77 ans. De leur union était née une fille, Simone.*

*Merci aux petites-filles d'Henri et de Marguerite, Jocelyne et Bernadette, de nous avoir transmis la documentation, et pour la première, d'avoir fait l'important travail de tri et de saisie des lettres et des cartes.*

La *MÉDAILLE MILITAIRE* a été conférée au caporal de réserve VERTADIER Henri, Joseph, Mle 771, de la 9e Compagnie du 55e Régiment d'Infanterie:

" Bon gradé, énergique, plein d'entrain et de dévouement; s'est toujours conduit au feu de façon brillante. A été grièvement blessé à son poste de combat. Amputation de l'avant-bras droit ".

( Pour prendre rang du 13 Juin 1918 )

Modèle N° 44 (Art. 203 du Règlement)

## CERTIFICAT DE VISITE

Le caporal Vertadier Henri Joseph de la 9e Compagnie du 55e R.I. blessé le 13 juin 1918 à la Cuve de Ricard par E.O. en l'étang

sera admis à l'hôpital étant atteint de : Amputation avant-bras D par E.O. par mitrailleuse ennemie

1° Indication de la blessure ou de la maladie : Plaie contuse à l'avant-bras droit par éclat d'obus avec de nombreuses lésions vasculaires et des nerfs

2° Moyens curatifs déjà employés : Amputation ambulance 9 et opération régulière 3e Section Sanitaire 3 Réserve, hôpital auxiliaire 106 le 14 juin 1918 Poisons en bonne voie. Cicatrisation en bonne voie des plaies et du moignon.

3° Observations générales : Bon à atterrissage 14 juillet 1918

Fait en exécution de guerre

A St-Etienne, le 20 juin 1918

Le Médecin-Major,

Signé: Dubourg

OBSERVATIONS DU MÉDECIN TRAITANT AU MOMENT DE LA SORTIE (Diagnostic conforme à la nomenclature et renseignements divers)

Sorti le 15 novembre 1918 Envoyé en convalescence à l'hôpital n° 89 et classement définitif par commission de réformes

SIGNATURE DU MÉDECIN TRAITANT

Signé: Dubourg

Imp. E. Chanier, St-Etienne, S.A. de la Boîte.

## SERVICE DE SANTÉ

### BILLET D'HOPITAL

CONCERNANT :

RECRUTEMENT de Lyon N° 771

Nom (1) Vertadier

Prénoms Henri-Joseph

Grade Caporal

Corps 55e Inf.

C° Esc°, B°, N° matricule

Né le 24 juillet 1891, à Lyon

Canton d Lyon, dép d Rhône

Fils de Antoinette et de Bonnet Julie

domiciliés actuel à Lyonnet, rue Cuve

Canton d, dép d Cuve

Domicilié de droit à

Canton d, dép d

Marié à D Marguerite Blanchet

actuellement domicilié à Lyonnet

canton d, dép d Cuve

A St-Etienne, le (2) 20 juin 1918

Le Major.

SOUS le régime [illegible]

CASES DESTINÉES A L'APPOSITION DU TIMBRE HUMIDE INDIQUANT :

LA DATE DE L'ENTRÉE

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE SECOURS AUX BLESSÉS MILITAIRES
18 JUIN 1918
13e CORPS D'ARMÉE
SAINT-ETIENNE
HOPITAL AUXILIAIRE N° 6

LA DATE DE LA SORTIE

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE SECOURS AUX BLESSÉS MILITAIRES
15 NOV 1918
13e CORPS D'ARMÉE
SAINT-ETIENNE
HOPITAL AUXILIAIRE N° 6

(1) En gros caractères. — (2) Date en toutes lettres.